

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- | | | | |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/> | Coloured covers /
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> | Coloured pages / Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> | Covers damaged /
Couverture endommagée | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> | Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> | Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> | Cover title missing /
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> | Pages detached / Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence |
| <input type="checkbox"/> | Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Bound with other material /
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> | Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> | Only edition available /
Seule édition disponible | <input type="checkbox"/> | Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées. |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure. | | |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /
Commentaires supplémentaires: | | Pagination continue. |

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS :

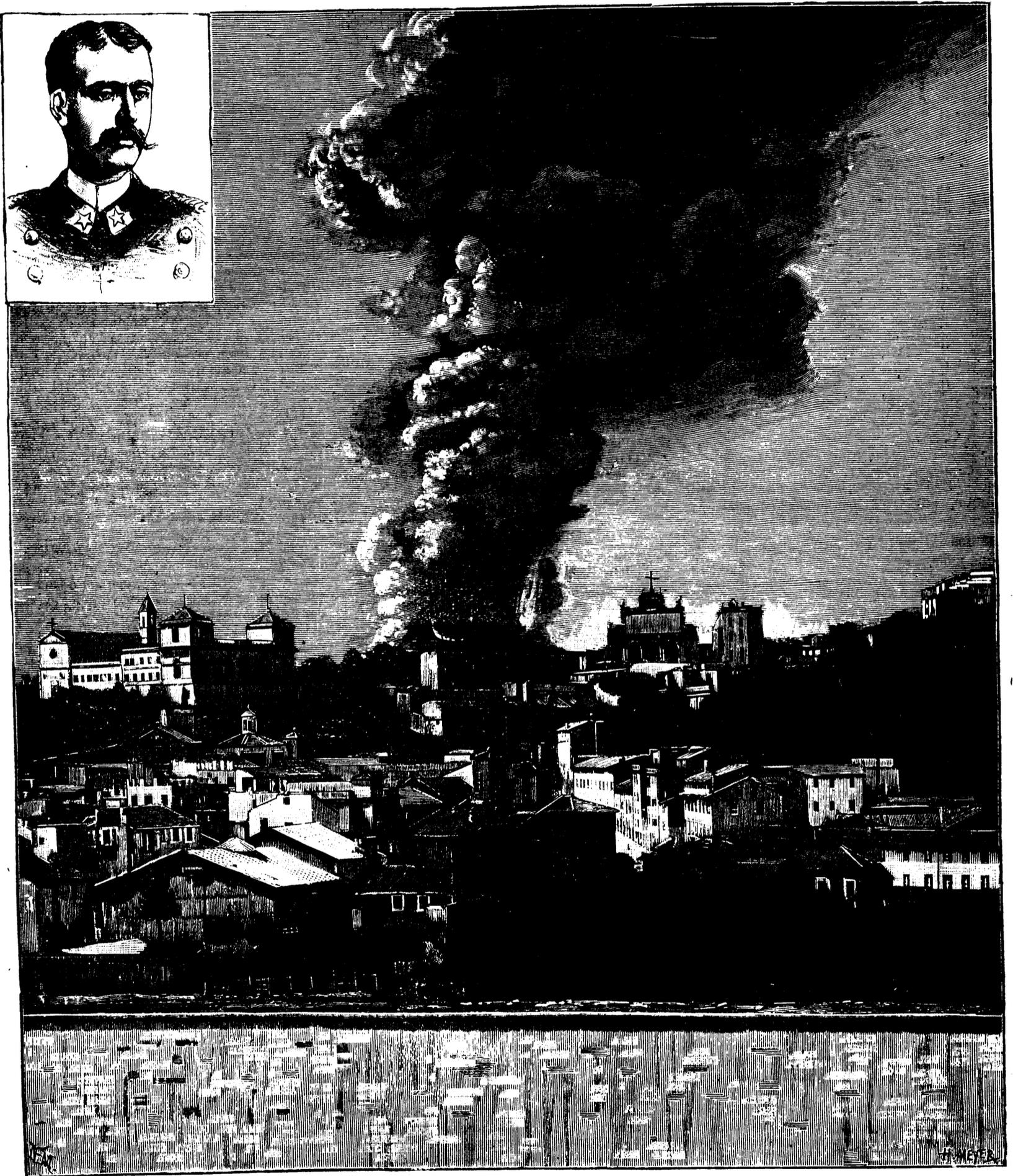
Un an, \$3.00 - - - Six mois, \$1.50
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

8^{ME} ANNEE, No 369.—SAMEDI, 30 MAI 1891

BERTHIAUME & SABOURIN, PROPRIETAIRES.
BUREAUX, 40, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTRÉAL.

ANNONCES :

La ligne, par insertion - - - - 10 cents
Insertions subséquentes - - - - 5 cents
Tarif spécial pour annonces à long terme



L'EXPLOSION DE LA POUDRIERE DE ROME ET LE PORTRAIT DU CAPT. SPACCAMELA QUI LA COMMANDAIT
(Du Journal Illustré)

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 30 MAI 1891

SOMMAIRE

TEXTE : Entre-Nous, par Léon Ledieu.—Nos gravures, par J. S. E.—Les frasques d'Esther Brandeau, par E. Z. Massicotte.—Les œuvres de M. Eug. Dick, par E. Z. M.—Biographie de M. Camille Flammarion, par G. A. Marsan.—L'homme de lettres, par Rodolphe Brunet.—Les petites choses de notre histoire, par Pierre-Georges Roy.—Curiosités cosmographiques : Le soleil de minuit (avec gravure), par Frédéric Dillaye.—Poésie : Libellules, par Miss E. Ehrstone.—Causerie, par Hermance.—Notes et impressions.—Poésie : Le premier-né, par Lorenzo.—L'aveugle, par Edmond Théry.—Silhouette fin de siècle, par Théodore de Banville.—Feuilleton : Fleur-de-Mai (suite).

GRAVURES : L'explosion de la poudrière de Rome et le portrait du capt. Spaccamela, qui la commandait.—Portraits : Camille Flammarion ; L'empereur Alexandre III de Russie ; Le Tzarewitch.—Vue de Moscou.—Les événements de Fourmies : Après la bataille.

PRIMES MENSUELLES DU "MONDE ILLUSTRÉ"

1re Prime	\$50
2me "	25
3me "	15
4me "	10
5me "	5
6me "	4
7me "	3
8me "	2
86 Primes, à \$1	86
94 Primes	\$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.

NOS PRIMES

QUATRE-VINGT-SEIZIÈME TIRAGE

Le quatre-vingt-seizième tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRÉ (numéros datés du mois de MAI), aura lieu samedi, le 6 JUIN, à 8 heures du soir, dans la salle de l'UNION-SAINT-JOSEPH, coin des rues Sainte-Catherine et Sainte-Elizabeth.

Le public est instamment invité à y assister. Entrée libre.

ENTRE-NOUS.



Je parlais dernièrement, dans un journal, de la nécessité de créer des musées scolaires dans chaque collège, et j'avais bien envie de pousser la chose plus loin et de dire dans chaque municipalité.

Ces musées existent déjà dans les vieux pays, où l'on est si jeune, en France surtout, et je vois par le dernier courrier d'Europe que l'on s'occupe plus activement que jamais de cette question.

Un inspecteur primaire a envoyé dernièrement aux instituteurs de son arrondissement une circulaire que je vais résumer et qui pourrait servir aux inspecteurs et aux commissaires d'écoles de notre pays.

Créer un musée scolaire dans une municipalité

semble, à première vue, une entreprise coûteuse et difficile, bien qu'il n'en soit rien. Il ne s'agit pas en effet de faire une collection de choses rares et curieuses, mais de réunir les objets qui servent aux leçons de choses que l'on trouve facilement dans la région.

Le musée scolaire doit exister dans toutes les écoles,—je suis plus affirmatif aujourd'hui,—même dans les écoles de filles où il y a une large place à faire à tout ce qui se rapporte à l'économie domestique.

Quand aux meubles destinés à recevoir les collections, ils peuvent se réduire à de simples rayons et à des petits casiers très peu coûteux.

Il n'existe pas en France de règles fixes pour la formation d'un musée scolaire : chacun l'organise selon son goût, ses aptitudes personnelles et surtout selon les ressources dont il dispose.

Cependant, il faut toujours adopter une classification :

Voici, à titre d'indication, le système de classification proposé par l'inspecteur dont je vous ai parlé, système que l'on peut modifier selon les exigences de la région dans laquelle on se trouve.

I.—*Produits naturels*.—Minéraux, roches, fossiles, minerais, etc.—Plantes usuelles en herbier.—Principaux insectes utiles ou nuisibles, etc.

II.—*Alimentation*.—Produits alimentaires.—grains et graines ; pâtes, féculs, condiments et excitants.—Matières premières employées dans la fabrication des boissons, etc.

III.—*Vêtement*.—Matières textiles ; fils et tissus.—Matières tinctoriales ; peaux et cuirs

IV.—*Toilette, économie domestique*.—Echantillons divers des objets employés à la toilette, aux soins de propreté, au blanchissage, etc.

V.—*Habitation*.—Matériaux employés dans les constructions : pierres, briques, ciment, bois, etc.

VI.—*Ameublement*.—Bois d'ébénisterie, vaisselle, verrerie, métaux usuels, etc.

VII.—*Chauffage et éclairage*.—Bois, charbon, huiles, résine, cire, suif, etc.

VIII.—*Sciences physiques*.—Instruments préparés par le maître et par les élèves et pouvant servir à des expériences faciles.

* * Ces sortes de musées sont la chose la plus facile du monde à réaliser et à peu de frais si l'on a un maître d'école et des commissaires intelligents.

Malheureusement, il faut bien le reconnaître, les commissaires d'écoles ne sont pas toujours à la hauteur de leur mission. Combien ne savent même ni lire ni écrire.

Ce serait à en rire, si ce n'était pas si triste.

Dans nos campagnes, les commissaires attendent tout du gouvernement et ne veulent pas prendre l'initiative pour créer quelque chose d'utile et de progressif.

Il y a certainement là une question à étudier.

* * Le Dr Douglass, ministre protestant, vient de prononcer un discours des plus alarmistes, dans lequel il a dit que le vice faisait tant de progrès à Montréal, que notre bonne ville va bientôt ressembler à la Nouvelle-Orléans.

Cette comparaison ne me paraît pas très claire, car tous ceux qui sont allés à la Nouvelle-Orléans en disent le plus grand bien.

Le Dr Douglass a découvert la cause de cette immoralité et il en a fait part à ses auditeurs.

Cette cause est multiple et peut se décomposer ainsi :

—La musique jouée dans les rues, le dimanche, par les régiments qui se rendent à l'église.

—Le Parc Sohmer.

—La mauvaise qualité du tabac.

—Le mauvais whiskey.

Le premier point est tellement absurde en lui-même qu'il ne vaut pas la peine d'être discuté.

Le Parc Sohmer n'a jamais que je sache causé de désordres, parceque tout s'y passe en public, sans cachettes, ni hypocrisie, et c'est là une garantie que rien de mal ne s'y passe.

La mauvaise qualité de la plante de Jean Nicot, rappelle un peu la fameuse brochure, intitulée : *Influence du jus de tabac sur la question du tabac*.

Dans tous les cas, si nous fumons du mauvais

tabac, c'est parceque les droits sont trop élevés pour nous permettre d'en acheter du bon et cela regarde le Parlement d'Ottawa. Il siège maintenant et c'est le moment de demander un changement de tarif.

Même objection pour le mauvais whiskey. L'élévation des droits encourage tellement la contrebande, qu'il s'en vend chaque année pour *quinze cent mille piastres*, dans le Golfe.

C'est encore le gouvernement d'Ottawa que cela regarde.

Et pour finir, cet excellent M. Douglass nous dit que seule l'Armée du Salut combat pour le bien public.

Enorme ! énorme ! !

* * Les Anglais ont pris Québec lundi dernier ; il y avait deux canons de chaque côté, c'est-à-dire dans chaque armée, et ce fut un spectacle homérique dont personne n'a compris la portée.

Le général Herbert, qui a vu le feu ailleurs, ne me semblait pas enthousiasmé, mais enfin, c'était le petit spectacle ordonné pour célébrer la fête de notre,—c'est à dire la reine d'Angleterre.

* * Il est entendu que désormais, tous les quinze jours au moins, la *Vérité* (Proh Pudor !) me consacrer quelques lignes amicales.

Le tardigrade qui fait dans le journal susdit dit que je suis très intelligent, "un géant intellectuel" ; je ne puis malheureusement pas lui retourner le compliment, car il semble justifier la théorie de Darwin, tant il paraît descendre du singe et y retourner à grande vitesse.

Dans une quinzaine, nous verrons ce qu'il aura déposé dans son journal.

* * Dans ma dernière causerie, j'ai donné un conseil à M. Massicotte, que je ne connais pas, mais qui écrit dans notre journal.

Il semble l'avoir bien mal pris, bien qu'il fut très amical.

Je lui conseillais,—car je sais à quoi m'en tenir sur le résultat,—de comparer le *Chat du bord* avec le quoi ?—la chose intitulée : *Les exploits d'Iberville*, et voici qu'il me répond qu'il n'a pas le temps, mais qu'il tient à son opinion quand même, tant qu'on ne lui aura pas prouvé qu'il s'est trompé dans son appréciation.

C'est cela, je vais faire rôtir le poulet et il le mangera.

Il y a bientôt vingt ans que je suis ici, mais jamais je n'ai oui chose aussi débilitante.

Oh ! mes contemporains ! comme dit Buies.

Léon Ledieu

NOS GRAVURES

LE TSAR ET LE TSAREWITCH DE RUSSIE

Le MONDE ILLUSTRÉ présente aujourd'hui à ses lecteurs le portrait d'Alexandre III, empereur ou tsar de toutes les Russies, avec celui de son fils le tsarewitch, à propos de la récente tentative d'assassinat dont ce dernier a été la victime à Kioto, empire du Japon.

Alexandre III règne en Russie depuis 1881, alors qu'il succéda à son père, l'infortuné Alexandre II, assassiné par la bombe des Nihilistes. A plusieurs reprises il avait déjà eu à subir de semblables attentats lorsqu'il tomba enfin sous les coups, ingénieusement audacieux, des redoutables sectaires. Son fils, le tsar actuel, est lui-même, depuis, en lutte à des tentatives continuelles pour mettre fin à ses jours. Malgré les précautions minutieuses dont il s'entoure, ses féroces ennemis ne lui laissent pas un seul instant de repos et sa vie est toujours en danger. On sait les fortes sympathies qu'Alexandre III n'a pas cessé de manifester

pour la France, et en égard à cela, il nous est permis de faire des vœux pour que longtemps encore il déjoue les sinistres projets des enfants du Nihilisme.

Pendant que la maison impériale de Russie jouissait d'un peu de tranquillité et que les conspirateurs semblaient lui laisser quelques instants de répit, voici que l'héritier présomptif, actuellement en voyage dans l'extrême orient, a failli être assassiné, dans les premiers jours de mai courant. Le pauvre prince va connaître, avant même d'arriver au trône, les émotions et les périls que comporte le dur métier de tsar.

C'était à Kioto, officiellement nommée, à présent, Saikio. Cette ville, l'ancienne capitale du Japon, est située sur l'île de Hondo, à deux cent cinquante milles, environ, au sud-ouest de Tokio, la capitale actuelle. Le tsarewitch s'y trouvant de passage avec son compagnon de voyage, le prince Georges des Hellènes, était allé visiter un temple de Bouddha, à quelque distance de la ville. Les deux jeunes étrangers commirent la grave imprudence d'entrer dans ce temple avec leurs souliers aux pieds. Sitôt qu'ils furent sortis, le grand-père du temple s'étant montré très offensé de ce sang-ne irrévéréncieux, un officier de la police indigène, appelé Thunda, qui se trouvait là, poursuivit les visiteurs et les ayant atteints, frappa d'un coup de sabre à la tête le prince russe au moment où il remontait en voiture. Par bonheur l'épaisseur du couvre-chef que portait le tsarewitch fit que la blessure n'eut pas la gravité qu'on pouvait craindre. Le prince Georges frappa de sa canne l'assaillant et l'envoya rouler par terre. Comme il revenait à la charge, il fut empoigné et arrêté.

Les princes se rendirent alors à Kioto, où le blessé trouva tous les soins nécessaires et reçut les doléances de l'empereur du Japon et de ses ministres qui vinrent en personne s'excuser près de lui de cet incident malheureux.

Le jeune prince, qui a traversé la Chine et le Japon, était en route pour se rendre à Vladivostock où il va faire l'examen du nouveau fort de guerre que la Russie fait établir au terminus oriental de la grande voie ferrée transsibérienne projetée. Il a lui-même télégraphié au tsar, son père, que la blessure reçue n'était en aucune façon assez grave pour lui faire modifier le plan de son itinéraire.

J. S. E.

L'EXPLOSION DE ROME

Une poudrière contenant 260,000 kilogrammes de matières explosibles n'éclate pas à un moment attendu, comme un simple coup de canon. Il est par conséquent difficile d'étudier méthodiquement les effets d'une explosion imprévue. C'est ce qui explique la diversité des opinions qui se sont produites sur la nature et le développement de phénomènes qui l'ont suivie.

L'édifice contenant les poudres était situé dans une sorte de gorge, protégée par deux hautes collines, sur lesquelles sont situées quelques chaumières et quelques vilas, dont la plus importante est la *Vigna Pia*, où se trouve un orphelinat, fondé par Pie IX, et qui renfermait 120 enfants. Cette poudrière était un édifice carré long, divisé en deux étages dans sa hauteur et trois couloirs dans sa largeur. Il était voûté et construit selon toutes les règles des édifices destinés à servir de dépôt aux poudres. Il était isolé des communications extérieures par un promenoir et un mur d'enceinte assez large pour que la sentinelle de garde pût faire sa ronde réglementaire.

La commotion a renversé en partie les maisons comme aurait pu le faire un tremblement de terre ou un bombardement.

A l'endroit où se trouvait le poudrière un grand trou, noir et bouleversé comme un cratère. Des pierres ont été projetées jusque dans l'intérieur de Rome ! L'une d'elles est tombée sur une maison voisine du pont Garibaldi, à quatre kilomètres de distance.

La rafale d'air déterminée par l'explosion a produit un vrai saccage dans la ville de Rome. C'est un désastre pour les négociants, dont les devantures ont été en partie arrachées et brisées. On ne se rend pas exactement compte des pertes su-

bies par les particuliers. Mais elles doivent être énormes.

Au Vatican, il y aura pour cinq cent mille francs de frais.

Le nombre des blessés s'élève à plusieurs centaines, dont beaucoup l'ont été très grièvement.

LES ÉVÉNEMENTS DE FOURMIES

Les échos de ce terrible drame qui a ensanglanté la commune de fourmies, au premier mai dernier, sont parvenus jusqu'à nous, par deçà l'Atlantique. Les malheureux ouvriers grévistes ont provoqué, par leur affolement révolutionnaire, une répression à main armée, et c'est ce drame effrayant que rappelle la gravure que nous publions

On sait comment la troupe a été amenée à faire feu, et comment aux premiers rangs de la manifestation se trouvaient surtout des enfants. L'une de nos gravures représente ce qui s'est passé. La grande place de Fourmies sur laquelle s'ouvrent les façades principales de la mairie et de l'église se voit à gauche du dessin, cernée par les soldats qui en interdisent l'accès : les manifestants débouchent par la rue des Eliets qui forme là, sur la façade latérale de l'église, une sorte de petite place et essayent de forcer la ligne ; la troupe, se voyant débordée, est contrainte de faire usage de ses armes. Un premier feu de peloton est exécuté en l'air, puis un second, mais cette fois en visant. La foule affolée se sauve alors par toutes les issues. Quelques-uns se réfugient dans l'église, d'autres, pour trouver un abri, se précipitent dans les maisons environnantes, le reste enfin disparaît par les rues latérales. La scène est rapide, instantanée. 6 h. 30 sonnent au clocher au moment où la fusillade retentit ; quelques minutes après la foule est dispersée. Ni bruit qui ait empêché d'entendre la sonnerie de l'église, ni fumée qui ait obscurci la vue. Un drame terrible de quelques secondes, presque silencieux. C'est le fusil Lebel qui vient d'entrer en scène pour la première fois.

Pendant le curé a vu plutôt qu'entendu la fusillade du presbytère dont on aperçoit les fenêtres à droite derrière l'église ; il accourt et s'élance les bras en l'air au-devant des soldats. Ceux-ci ont déjà relevé leurs armes et, maintenus par l'invincible discipline, restent immobiles en face de la scène. Quel horrible tableau et combien on se sent, à le contempler, le cœur serré !

Des victimes, en effet, gisent sur la place : à gauche au premier plan, devant la maison deux jeunes filles, deux enfants, sont tombées, la tête trouée peut être par la même balle ; un homme, atteint aussi, a encore la force de faire quelques pas, puis s'abat au coin du mur. Au milieu même de la place quatre corps sont étendus, trois formant un groupe funèbre, et un autre, un peu plus loin, isolé, la face contre terre, tué raide : c'est le porte-drapeau des manifestants. En tout sept victimes.

LES FRASQUES D'ESTHER BRANDEAU

Les archives offrent souvent des surprises auxquelles ne s'attendent guère ceux qui les consultent rarement.

Je n'en veux pour exemple que l'histoire extraordinaire d'Esther Brandeau, cette jeune juive déguisée en garçon, qui habitait Québec en 1738, et dont le hasard fit découvrir le sexe.

Arrêtée puis conduite à l'hôpital général, elle fit la déclaration suivante qui, moins le style, a tout l'intérêt d'une nouvelle originale :

15 septembre 1738.

Aujourd'hui, par devant nous, commissaire de la marine, chargé à Québec de la police des gens de mer, est comparue Esther Brandeau, âgée d'environ vingt ans, laquelle s'est embarquée à La Rochelle en qualité de passager en habit de garçon, sous le nom de Jacques La Fargue, sur le bateau le *St-Michel* commandé par le Sr Salaberry, et nous a déclaré se nommer Esther Brandeau, fille de David Brandeau, juif de nation, négociant au Saint-Esprit, diocèse de Daxe, près Bayonne, et est juive de religion. Et qu'il y a cinq ans que son père et sa mère la firent embarquer au dit lieu sur un navire hollandais, capitaine Geoffroy, pour l'envoyer à Amsterdam, à une de ses tantes et à son frère ; que le navire s'étant

perdu sur la barre de Bayonne, dans la Lune d'avril ou de mai, mil sept cent trente trois, elle fut heureusement sauvée à terre avec un des gens de l'équipage, qu'elle fut retirée par Catherine Churiau veuve demeurant à Biarritz ; que quinze jours après elle partit habillée en homme pour Bordeaux où elle s'embarqua en qualité de Cocq, sous le nom de Pierre Alausiette, sur une barque commandée par capitaine Bernard destinée pour Nantes, qu'elle retourna sur le même bâtiment à Bordeaux où elle s'embarqua de nouveau en la même qualité sur un bâtiment espagnol, capitaine Antonio qui partait pour Nantes ; qu'arrivée à Nantes, elle déserta et s'en alla à Rennes où elle se plaça en qualité de garçon chez un nommé Augustin, tailleur d'habits où elle resta six mois ; que de Rennes elle s'en alla à Clissay où elle entra au service des Récollets en qualité de domestique et pour y faire des commissions ; qu'elle resta trois mois dans ce couvent dont elle sortit sans en avertir pour aller à Saint-Malo où elle trouva azile chez un boulanger nommé Seruane ; qu'elle alla ensuite à Vitré pour chercher quelque condition. Là, elle se mit au service du Sr de la Chapelle, ci-devant capitaine au régiment de la reine, infanterie ; qu'elle sortit de cette condition, pour ce que sa santé ne luy permit pas de continuer à veiller le dit Sr de la Chapelle qui était toujours malade. La dite Esther revenant à Nantes, à une lieue de Noisel, fut prise pour un voleur et arrêtée par la maréchaulsée du lieu et conduite dans les prisons du dit Noisel. On la fit so tir au bout de vingt quatre heures parce que qu'on s'aperçut qu'on s'était mépris. Elle se rendit ensuite à La Rochelle où, ayant pris le nom de Jacques La Fargue, elle s'est embarquée pour passer sur le dit bateau le *Saint-Michel*. Sur laquelle déclaration avons interpellé la dite Esther Brandeau de nous dire quelle raison elle a eue de déguiser ainsi son sexe pendant cinq ans, sur quoy Elle nous a dit que s'estant sauvée du naufrage arrivé à Bayonne, elle tomba, dans la maison de Catherine Churiau, comme il est dit cy-dessus, qu'elle luy fit manger du porc et d'autres viandes dont l'usage est défendu parmi les Juifs, et qu'elle prit la résolution dans ce temps de ne plus retourner chez son père et sa mère pour jouir de la même liberté que les chrétiens.

Dont et du tout avons dressé le présent procès-verbal. Et ce la dite Esther Brandeau a signé avec nous à Québec les jours et au susdits.

Collationné

(Signé)

VARIN.

A cela, notre charmant romancier, Joseph Marmette, a ajouté dans son rapport sur les archives françaises (1886) des notes qui se résumant ainsi : Le sieur Brandeau nia qu'elle fut sa fille et les autorités furent dans l'incertitude sur la véracité de la déclaration d'Esther.

Quoi qu'il en soit, on tenta de la convertir, mais son caractère volage y mit obstacle. Finalement, elle fut renvoyée en France.

Eh bien ! que pensez-vous des frasques d'Esther Brandeau ?



LES ŒUVRES DE V. EUGÈNE DICK

Un ami vient de m'envoyer l'*Enfant mystérieux*, roman d'un de nos collaborateurs, M. V. Eugène Dick, me priant d'en dire ce que j'en pense.

Hélas ! je regrette qu'un surcroît de travail m'empêche de faire, même la simple analyse de cet ouvrage.

Toute fois, partie remise n'est pas partie perdue, d'autant plus que je considère comme un devoir, de briser la conspiration du silence qui s'est faite autour du nom de ce romancier canadien-français.

En effet, Vincelas Eugène Dick n'est pas un littérateur d'hier, et certes il appartient aux jeunes écrivains, — presque tous des universitaires, — de remettre devant le public l'œuvre de celui qui leur a consacré une si gentille page dans le *Roi des étudiants*.

Quinze ans se sont écoulés depuis sa publication dans l'*Opinion publique*, néanmoins, je suis persuadé que ceux qui ont lu ce roman — je suis du nombre — n'ont pas encore oublié les types bien *canayens* de Després, Lafleur, Cardon et Caboulot. Ce sera d'autant plus à propos que l'auteur doit — paraît-il — rééditer ses ouvrages dans quelque temps.

Donc, à plus tard.

E.-Z. MASSICOTTE.



CAMILLE FLAMMARION

*Os homini sublime dedit, cælumque tueri
Jussit, et erectos ad sidera tollere vultus.*
Il a donné à l'homme une tête superbe
pour qu'il put contempler le ciel.



Monsieur Camille Flammarion vit le jour à Montigny-le-Roi, Haute-Marne, en 1842. Il commença ses études au petit séminaire de Langres et vint plus tard les compléter à Paris. Dès l'âge de seize ans, nous le voyons attaché comme élève astronome à l'Observatoire de Paris, où de rapides succès révélèrent

ses talents supérieurs.

Toujours infatigable, toujours avide d'enrichir son esprit, M. Flammarion voulut faire partie du Bureau des Longitudes pour la connaissance des temps, de 1858 à 1862. Lors de cette dernière année, il quitta l'Observatoire et se fit connaître en publiant *La pluralité des mondes habités*. Le fait que ce livre en est aujourd'hui à sa trentième édition et qu'il fut traduit dans les langues principales de l'Europe, de l'Asie et de l'Amérique, prouve évidemment l'intérêt qu'il a excité et le mérite du savant auteur. Celui-ci ne pouvait-il pas dire avec plus de vérité encore que le *Cid* :

Mes pareils à deux fois ne se font pas connaître
Et pour leurs coups d'essais veulent des coups de maître,
étant admis que les lauriers de l'esprit sont les plus glorieux !

M. Flammarion se consacra tout entier par la suite à mettre les sciences à la portée de tous, gardant néanmoins sa prédilection pour l'astronomie. Les études qu'il nous soumet sur les astres ne sont pas hérissées de chiffres, comme celles de sévères auteurs ne le sont que trop souvent. Pour lui, les formules algébriques tiennent lieu d'échafaudages "analogues à ceux qui ont servi à construire un palais admirablement conçu : que les chiffres tombent, et le palais d'Uranie resplendit dans l'azur, offrant aux yeux émerveillés toute sa grandeur et toute sa magnificence." Il convient, en effet, de remarquer à la louange de M. Flammarion, qu'il s'efforce de dissimuler les aridités qu'offre la science par la fraîcheur, la grâce et la vivacité des expressions, par son esprit qui fait scintiller tout ce qu'il écrit, autant que par l'imagination la plus brillante et la sensibilité la plus exquise.

En 1862, M. Flammarion devint un des collaborateurs les plus actifs du *Cosmos*, où il a dignement remplacé l'abbé Moigno. Sa réputation allant toujours croissant, il fut chargé, trois ans plus tard, de rédiger la partie scientifique du *Siècle*.

A cette époque furent inaugurées ses confé-

rences sur l'astronomie populaire ; comme tout homme instruit qui se doit à l'avancement de ceux que la fortune ou les occupations ne permettent pas de faire des études très développées, M. Flammarion n'a pas failli à sa tâche et il l'a glorieusement remplie. L'érudite orateur s'emparait comme par enchantement de l'attention des spectateurs, tant par l'élégance, la clarté et l'harmonie de sa période, que par la grandeur et la beauté des sujets traités. Une personne favorisée de l'audition de quelques-unes de ces conférences, nous en parlait dans les termes les plus élogieux ; et nous n'hésitons pas à le croire : les quelques heures que nous fûmes en compagnie de M. Flammarion, lors de notre passage à Juvisy, pendant l'année 1889, nous permirent d'apprécier ses hautes qualités, et nous ne pensons pas sortir de la vérité en affirmant qu'il agrandit les idées de toute la magnificence de son style.

De leur côté, les nombreux lecteurs qui ont parcouru ces belles pages des *Contemplations scientifiques*, ou des *Terres du Ciel*, d'une prose pleine de passion et d'enthousiasme, émaillée de vives et gracieuses images, les lecteurs, disons nous, seront les premiers à reconnaître l'exactitude de notre appréciation.

A l'Exposition maritime du Havre, en 1868, M. Flammarion fut nommé président du jury dans la section des sciences ; il reçut le titre d'officier d'Académie et opéra plusieurs ascensions aérostatiques dans le but d'étudier les courants aériens (*) et l'état hygrométrique de l'air.

Mais voici que le grand maître dont nous nous entretenons va fixer sa renommée ; l'astronomie contemporaine, par l'intermédiaire d'un de ses disciples, nous a révélé les causes, sans cesse recherchées et toujours rebelles aux investigations des savants, d'un fait de la plus haute importance.

Le 11 avril 1870, l'auteur des *Merveilles célestes* présentait à l'Académie des Sciences un travail d'une valeur de premier ordre sur la rotation des corps célestes.

Képler avait expliqué les révolutions des planètes autour du soleil, mais il n'en est pas de même des mouvements de rotation sur lesquels on était resté court d'argument.

La Terre tourne en 23 heures, 56 minutes et 4 secondes ; Jupiter, en 9 h. 55 m. ; Saturne, en 10 h. 16 m., etc., mais les astronomes n'avaient pu donner la cause physique de ces différences. Le monde astronomique, plus qu'aucun autre, aura vérifié que tout vient à temps à qui sait attendre.

M. Flammarion eut donc l'honneur de découvrir ce qui était l'objet des constantes discussions de ses confrères ; ses calculs l'ont conduit à cette loi simple : *Le mouvement de rotation des planètes est une application de la gravitation à leurs densités respectives.* " Il est égal au temps de la révolution d'un satellite qui circulerait librement à l'équateur de la planète, multiplié par un coefficient de retard, représentant la densité du corps planétaire. Ce coefficient de densité relative est en même temps pour chaque planète, la racine carrée du rapport de la pesanteur à la force centrifuge."

Comprendre, c'est la grandeur de l'art, ou, pour nous servir d'une expression de Raphaël, "comprendre, c'est égaler," si donc un homme s'est initié non-seulement aux connaissances de ses prédécesseurs Herschel et Arago, mais les a même améliorées, nous nous demandons si réellement il ne peut pas poser comme leur égal. Soutenir la négative serait pour le moins singulier.

M. Flammarion est le fondateur et premier président de la *Société astronomique de France*, qui compte maintenant près de trois cents membres, recrutés en France et à l'étranger. " Cette société est fondée dans le but de réunir entre elles les personnes qui s'occupent pratiquement ou théoriquement d'astronomie, ou qui s'intéressent au développement de cette science et à l'extension de son influence pour l'éclaircissement des esprits." (Voir statuts de la société, art. Ier).

Nous ne nous arrêtons pas à démontrer les avantages de cette œuvre si éminemment patriotique de M. Flammarion, qui tend à placer la France au premier rang, dans les sciences astro-

(*) Voir : *Mes voyages aériens*, par C. Flammarion, ou *Journal de bord de douze voyageurs en ballon*, avec plans typographiques.

nomiques ; le public n'étant pas d'ailleurs sans savoir quels magnifiques résultats viennent récompenser l'énergique initiative de son fondateur.

Outre des mémoires instructifs insérés dans les *Comptes rendus de l'Académie des sciences*, M. Flammarion a composé et publié une cinquantaine de volumes, se rattachant tous à l'astronomie. Mentionnons entre autres : *Astronomie populaire* (80e mille) ouvrage couronné par l'Académie française ; les *Etoiles et les curiosités du ciel* ; le *Monde avant la création de l'Homme* (45e mille) ; les *Récits de l'Infini* ; *l'Atmosphère météorologique populaire* (description des grands phénomènes de la nature) ; *Dans le ciel et sur la terre* ; *Almanach astronomique* (1884), il est regrettable que la publication de cette brochure d'une utilité pratique indiscutable, ait été suspendue ; *Astronomie*, revue mensuelle illustrée d'astronomie populaire fondée en 1882 (*) ; la dernière œuvre de M. Flammarion est *Uranie*, roman astronomique.

C'est le cas, ou jamais, de répéter avec l'orateur romain : rien n'est si fécond que l'esprit de l'homme, surtout quand il est cultivé par l'étude.

Des esprits malveillants ont osé insinuer que M. Flammarion était athée : il faut être incapable d'apprécier les paroles d'un génie libre, chez qui l'art le dispute à la science, pour soutenir une semblable erreur. Doute-t-on des principes de M. Flammarion sur Dieu, qu'on lise son livre intitulé : *Dieu dans la nature*, ou encore qu'on veuille bien saisir la portée des paroles suivantes que le savant astronome prononçait l'an dernier au lycée de Chaumont. Nous citons textuellement :

" L'univers matériel, tout ce que nous voyons, tout ce que nous touchons, est un mythe. Au fond de tout règne un agent invisible, une force immatérielle, qui gouverne les choses et les êtres. La Science moderne pourrait prendre pour devise l'expression du cygne de Mantoue : *Mens agit molem*, et celle de l'apôtre : *In eo vivimus, movemur et sumus*. Dieu et l'âme ne sont point imaginaires. C'est l'INVISIBLE qui gouverne la création tout entière."

Quoi qu'il en soit des dires de quelques uns, M. Camille Flammarion restera l'une des plus grandes figures de l'Astronomie contemporaine et surtout l'une des plus sympathiques.

Geo. Avila Marsan.

L'HOMME DE LETTRES

A. M. GONZALVE DESAULNIERS

Ces hommes qui osent se mesurer avec l'immortalité, porter le défi au temps, un petit volume à la main, penser ou chanter tout haut devant leur siècle, méparaissent les plus intrépides de tous les hommes.

LAMARTINE.



VOYEZ-VOUS ce rayon matinal d'un soleil qui se lève et qui va s'emparer de l'immense horizon ?

C'est un inconnu qui vient d'être applaudi, c'est un humble dont le nom grandit, c'est un talent que l'on aime, c'est une renommée qui commence, c'est un écrivain qui se révèle,

c'est une âme pensante qui traduit les émotions de ses admirateurs, c'est celui qui couronnera l'Immortalité !

Ce grand cœur se gravera, chez ses contemporains, un souvenir indélébile dans la mémoire impérissable de l'histoire des bienfaiteurs de la patrie.

L'Homme de Lettres est le législateur de la pensée ; sa voix ne se borne pas, comme l'orateur, à une assemblée quelque nombreuse qu'elle soit,

(*) Publiée par M. Flammarion avec le concours des principaux astronomes français et étrangers.

mais elle se fait entendre partout, dans tous les pays, et cela pendant, peut-être, des siècles ! toujours avec la même harmonie, toujours avec le même charme.

Sa voix est donc puissante comme la divinité, sonore comme l'airain de toutes les montagnes, extraordinaire et magnifique comme la raison, maîtresse et souveraine des cœurs et des âmes comme l'Amour !

Son pouvoir est divin !

Sa plume transfigure les sujets les plus contraires.

Il fera surgir de la fange une créature détestée que tous aimeront, à laquelle tous s'inquiéteront, et qui s'emparera de leurs sympathies sans qu'ils sachent pourquoi !

Il pourra noircir, si sa conscience ne le retient, ce qui est blanc comme la neige, et l'innocence de la colombe se peut ternir en un trait de sa plume, un mot tracé par lui couvrira, peut être, de boue l'idéale blancheur de la pureté !

Mais une seule de ses pensées fera rayonner ce qui est obscurci, et quelques lignes tracées de sa main laveront, un nom jusqu'alors traîné dans la fange !

Les sujets de l'écrivain sont donc innombrables, et son royaume s'étend à perte de vue dans l'horizon des siècles !

C'est un roi portant le sceptre de l'histoire et la couronne de la divinité.

" Plus puissante que la voix des orateurs, la voix des écrivains, dit l'éloquent Cormenin, est si rapide qu'elle vole par-dessus les monts et les mers, et si perçante qu'elle traverse les murs des palais."

En effet, quelle puissance, sur la terre, est comparable à celle de l'écrivain ?

A sa voix, les peuples gémissant, lèvent la tête et les tyrans tremblent.

La Liberté comme une colombe qui cherche protection, vient se poser sur la tête de ce soldat de la pensée dont la plume redoutable ébranle, et sape tous les gouvernements et tous les pouvoirs !

La Justice lui emprunte sa voix autorisée pour se faire entendre et pour régir les hommes.

Et l'Amour, cette puissance magique et mystérieuse qui fabrique les nations, multiplie les peuples et grandit le monde, l'amour demande à l'écrivain de peindre les charmes incomparables du cœur que Cupidon fait tressaillir et vibrer.

Sa plume magique devient sentimentale !

Ce génie idéal assis sur le trône des lettres, émerveille les peuples par sa voix grave et sublime.

L'imagination humaine se livre à l'écrivain comme l'épousée à son bien aimé.

L'un et l'autre se complètent et font l'œuvre la plus magnifique !

L'intelligence et le cœur associent leurs puissances pour donner plus de prestige à ce roi de la pensée !

Aussi, la terre habitée retentira toujours et redira à jamais la gloire ineffaçable de Celui qui aura inscrit sur les tablettes de la Patrie les lignes admirables que lui auront dictées son talent et son âme !

Le papillon va se reposant de fleur en fleur, et en extrait le suc sans leur causer aucun dommage, et sert lui-même à l'ornement de la nature ; l'écrivain qui va creusant tous les sujets, se nourrit de l'expérience et perfectionnant tout, il devient le bienfaiteur de l'humanité ; puis ses talents couronnent l'œuvre du Créateur.

La fleur chante à la terre l'hymne de la nature, et le poète élève l'harmonie de sa lyre jusqu'au Dieu de la création.

Les airs, les vents, les arbres et tous les atomes qui remplissent les espaces éclatent en accords divins et enchanteurs, mais l'écrivain pressant la mélodie de son cœur est plus merveilleux encore ; toutes les beautés silencieuses et cachées ne vibrent qu'à sa voix, et sa plume seule en révèle les splendeurs.

C'est lui qui peut définir les indéfinissables instants de bonheur que goûtent ensemble deux êtres qui s'aiment !.....

.... C'est lui qui mettra au cœur du patriote l'amour sacré du pays.

C'est l'écrivain qui tient le drapeau des croyances et la puissance du prestige.

L'Homme de Lettres se fait la voix de la Patrie, et sa pensée éclaire, souvent, dans la plaine de l'Avenir.

L'écrivain est une âme qui doit deviner les impressions de tous, sentir comme eux, mais pénétrer au plus avant, les secrets des cœurs qui gémissent comme de ceux qu'enveloppent encore les filets trompeurs d'un rêve qui s'évanouira !

Aussi cette tâche est la plus rude, mais cette mission est la plus sublime !

Rodolphe Bunnet

LES PETITES CHOSES DE NOTRE HISTOIRE

UNE ADRESSE DES MAGISTRATS DE MONTRÉAL EN 1837



PRÈS la rencontre des *Fils de la liberté* et du *Doric Club*, dans les rues de la métropole commerciale du Canada le sept novembre 1837, sir John Colborne, voyant que l'esprit de révolte se propageait de plus en plus dans le district de Montréal, résolut de frapper un grand coup. Des mandats d'arrestation furent lancés contre les chefs du parti canadien. MM. Papineau, Nelson, O'Callaghan et Morin se dérobèrent aux poursuites en se cachant chez des particuliers.

Parmi les personnes contre lesquelles des mandats d'arrestation avaient été lancés se trouvaient deux citoyens de Saint-Jean d'Iberville, MM. Desmarais et Davignon. Ils furent arrêtés par le capitaine Moulton, de la cavalerie volontaire de Montréal. Pour effrayer la population on décida de conduire les prisonniers à Montréal, enchaînés et escortés d'un détachement de cavalerie. La population de Longueuil exaspérée délivra les deux patriotes.

C'est à la suite de cet attentat qu'un certain nombre de magistrats canadiens de Montréal adressèrent une exhortation aux habitants du district insurgé. Cette épître, intitulée *Adresse des magistrats aux habitants du district de Montréal*, se lisait comme suit :

" Comme Magistrats et Conservateurs de la Paix de Sa Majesté notre Gracieuse Souveraine dans ce District, nous croyons qu'il est de notre devoir de venir au devant des événements graves qui menacent la tranquillité publique et de vous avertir paternellement des dangers que vous courez en vous laissant abuser plus longtemps, comme aussi de la punition qui pourrait vous frapper, si vous continuez une lutte aussi parricide qu'inégale.

" On a tiré sur des officiers de justice qui accomplissaient leurs pénibles devoirs ; on a libéré des prisonniers arrêtés légalement et qui devaient être soumis à la justice du pays. Ces délits sont graves et entraînent la plus sévère punition vis-à-vis de ceux qui s'en sont rendus coupables.

" Ce ne sont pas vous, habitants des campagnes, hommes naturellement paisibles, qui avez volontairement mis obstacle à la justice ; mais ce sont des hommes perfides qui ont poussé quelques individus isolés à commettre des actes indignes de ceux qui savent respecter la Paix publique et les lois.

" Nous vous exhortons non seulement à vous abstenir de toute démarche violente, mais encore à rentrer paisiblement dans vos foyers, au milieu de vos familles, dans le sein desquelles vous ne serez aucunement inquiétés. C'est en vous confiant à la protection de la loi et du gouvernement britannique que vous parviendrez à ramener la paix et la prospérité dans notre patrie. Déjà nous sommes informés que plusieurs des Paroisses qui avaient été égarées sont revenues de leurs erreurs et s'en repentent sincèrement.

" Si nos voix étaient méconnues, si la raison tardait à se faire entendre, il est encore de notre devoir de vous avertir que la force militaire ou les

autorités civiles ne seraient point outragées impunément et que la vengeance des lois serait aussi prompt que terrible. Les agresseurs deviendraient les victimes de leur témérité et ils ne devraient plus les malheurs qui fondraient sur leurs têtes qu'à leur propre entêtement. Ce ne sont point ceux qui vous poussent aux excès qui sont vos véritables amis. Ceux-là vous ont déjà abandonnés et vous abandonneraient encore au moment du danger, tandis que nous, qui vous rappelons à la paix, nous pensons être les plus fervents serviteurs de notre pays.

" (signé) D. B. Viger, Pierre de Rocheblave, Louis Guy, Edouard M. Leprohon, Etienne Guy, P. E. Leclerc, William B. Donegani, Charles S. Rodier, Alexis Laframboise, Jules Queensel, Félix Souigny, P. J. Lacroix, H. E. Barron, O. Berthelot."

Sir John Colborne, voulant seconder les vues humaines de ces magistrats et travailler au rétablissement de la paix et de l'ordre, envoya cette adresse aux militaires de la campagne et l'accompagna d'un ordre général daté de ses quartiers-généraux de Montréal, le vingt-et-un-novembre 1837.

" Le lieutenant-général commandant, disait John Edey, député adjudant général, désire que les officiers commandant les stations militaires fassent circuler en aussi grand nombre que possible, les copies ci-incluses d'une adresse des magistrats de Montréal aux habitants du district de Montréal, et qu'ils prennent toute occasion d'imprimer dans l'esprit des habitants, que les troupes ont été réunies seulement pour la protection des existences et des propriétés des loyaux habitants ; et que tous ceux qui resteront tranquilles et paisibles dans leurs maisons, seront protégés et assurés dans la pleine jouissance de leurs domiciles, mais que tout homme trouvé en armes, sans autorité, et offrant résistance à la due existence des lois sera traité avec la dernière rigueur."

Cet ordre général de Colborne fut aussi affiché aux portes des églises. Nous lisons en effet dans le *Journal des événements arrivés à Saint-Eustache pendant la rébellion du comté du Lac des Deux-Montagnes*.

" Quelques personnes vinrent au presbytère demander des conseils. Elles reçurent celui de suivre l'avis de M. Scott, de se retirer paisiblement chez elles et d'obéir à un ordre du commandant général sir John Colborne, dont on venait d'afficher la proclamation à la porte de l'église, promettant protection à tous ceux qui ne prendraient pas les armes et qui demeureraient paisibles chez eux. M. Desèves, vicaire de Saint-Eustache, fit la lecture de cette proclamation à quelques habitants qui se trouvaient à la porte de l'église."

Les exhortations des magistrats de Montréal n'eurent pas grand effet à Saint-Eustache : quelques semaines plus tard eut lieu dans ce village la célèbre bataille, pendant laquelle le brave Chénier fut tué.

Vicero Georges Roy

L'esprit humain est comme ces armes à feu qui baissent quand on les tire : pour atteindre le but, il faut viser plus haut.—J. D' MAGEOT.

Il n'y a pas une opinion, politique, philosophique ou religieuse, qui vaille le sacrifice d'une amitié.—G. M. VALTOUR.

Toute pénible que cette vérité puisse être pour les mathématiciens, il faut cependant le dire : la nature ne les a pas fait pour occuper le premier rang. Hors quelques géomètres inventeurs, elle les a condamnés à une triste obscurité... La gloire est née sans ailes ; il faut qu'elle emprunte celle des Muses quand elle veut s'envoler aux cieux.—CHATEAUBRIAND.

CURIOSITÉS COSMOGRAPHIQUES



LE SOLEIL DE MINUIT. — Il faisait scintiller les icebergs.—Page 70, col. 3

LE SOLEIL DE MINUIT

Le soleil, c'est la clarté suprême de la nature ; minuit l'heure des ténèbres profondes. Ces mots expriment des phénomènes dissemblables au premier chef. Ils paraissent faits pour se fuir à tout jamais. Ils représentent l'antithèse visible du jour et de la nuit, personnifient la lutte tant de fois séculaire, éminemment éternelle, du Bien et du Mal. Lutte figurée dans toutes les religions du globe par des personnages mythiques dont Orosmane et Arhimane sont les prototypes.

Pourtant, la science le démontre, les voyageurs le constatent, soleil et minuit peuvent s'allier, s'unir intimement, pour donner naissance à un phénomène curieux entre tous, durant assez longtemps pour être vu, admiré.

Pour nous, gens des zones dites tempérées, malgré les froidures d'hivers pareils à celui que nous venons de subir, cette alliance n'a jamais lieu. Le jour et la nuit restent parfaitement définis. Celui-ci tantôt plus court, tantôt plus long que celle-là, mais jamais celle-là détruisant celui-ci, ou inversement.

Près de l'équateur une égalité parfaite règne entre le jour et la nuit. L'ombre et la lumière, quelle que soit la saison, se partagent la journée en douze heures égales. Dans nos climats, cette égalité n'a lieu que deux fois l'an, soit le 21 mars et le 21 septembre, sous la latitude de Paris. De là le nom d'équinoxe, nuit égale, égale au jour, donné à ces deux dates. Avant comme après, l'inégalité règne. Le jour atteint son maximum de longueur le 21 juin ; la nuit atteint le sien le 21 décembre.

En nous approchant du pôle, ces inégalités s'accroissent. Les quatre dates se rapprochent jusqu'au point de se fondre ensemble deux par deux. Les inégalités disparaissent, les égalités restent seules. Jour et nuit se succèdent pendant une période de temps semblable. Mais cette période, au lieu d'être de douze heures, comme à l'équateur, est de six mois. Du cercle polaire, soit du 66° de latitude, jusqu'au pôle, les jours et les nuits se succèdent de la manière suivante :

	Le soleil ne se couche pas pendant	Le soleil ne se lève pas pendant
66° et demi	1 jour	1 jour
30	65 —	60 —
75	103 —	97 —
90	134 —	127 —
85	161 —	153 —
90	186 —	179 —

Donc, dès le 67° parallèle, on peut voir à minuit, le soleil levé, quand c'est pour lui sa période de faction.

Tant que dure cette période, l'explorateur jouit d'un spectacle étrange. Le soleil se rapproche de l'horizon, s'en éloigne, s'en rapproche de nouveau, plus ou moins près, mais sans jamais descendre au-dessous de lui, festonnant ainsi toute la calotte céleste entre l'horizon et le zénith. A minuit il atteint son point le plus bas et donne aux paysages polaires des aspects féeriques.

“ En entrant dans la baie de Melville, découverte par Pany sur le 75° parallèle, la cloche, dit le docteur Hayes, frappait ses douze coups au moment où la cime émousée du *Pouce du Diable* parut à notre vue, illuminée par le soleil de minuit. Je n'oublierai pas cette scène. Devant nous le so-

leil près de plonger dans l'océan, faisait scintiller les icebergs et semait de feux les champs de glace sous ses rayons presque horizontaux. Sur l'arc immense de la baie, les grands glaciers s'élevaient de la mer jusqu'à ce qu'ils fussent perdus dans une bande violette se détachant sur un fond d'or ; leurs terrasses d'albâtre réfléchissaient les splendeurs de la lumière. Le vieux cap rongé par les siècles se revêtait de teintes chaudes et vermeilles, une brillante lueur s'attardait sur le *Pouce du Diable*, cette majestueuse colonne dressée au milieu des icebergs comme un clocher montant vers le ciel au-dessus de quelque cité inconnue.”

Après le soleil des longs jours succède l'obscurité des longues nuits. Obscurité navrante quand bien même elle est coupée de temps à autre par l'étincellement des aurores boréales. On comprend que les explorateurs doivent soupirer après le retour du soleil. On comprend leur immense cri de joie, leurs soupirs de satisfaction quand, sous le coup de minuit, ils voient tressaillir dans le ciel une onde lumineuse. Ce sont les prodromes d'un retour prochain. C'est l'équinoxe du 21 mars qui s'annonce. Chaque nuit, à pareille heure, à l'onde lumineuse s'adjoindra une partie de plus en plus grande de l'orbe. Quand l'astre aura son disque entier, il ne se couchera plus pendant des semaines ni des mois ! Le moment où, à minuit, sa distance de l'horizon devient la plus grande, correspond au solstice d'été.

De cette heure, le phénomène inverse recommence pour amener la nuit... au pôle nord et le jour au pôle sud. Car le même phénomène a lieu aux deux pôles, mais en sens inverse.

FRÉDÉRIC DILLAYE.



LIBELLULES

TRIOLETS

Dans les roseaux, dans les buissons,
Sous bois, en foule elles éclosent
Avec les parfums, les chansons ;
Dans les roseaux, dans les buissons
Pleins de merles et de pinsons
Dont les nids se métamorphosent,
Dans les roseaux, dans les buissons
Sous bois, en foule elles éclosent

La brise frémit doucement
Entre la gaze de leurs ailes ;
Parmi leur clair bourdonnement,
La brise frémit doucement,
Brodant d'un reflet tout charmant
Leur corset bleu de demoiselles,
La brise frémit doucement
Entre la gaze de leurs ailes.

Elles prennent un vif essor
A travers les plaines fleuries,
Quand Mai fait germer son trésor,
Elles prennent un vif essor.
Aux grands rayons du soleil d'or
Qui répand ses flots aux prairies,
Elles prennent un vif essor
A travers les plaines fleuries.

Au sein de la chaude clarté,
Leur corps mignon frissonnant d'aise
Semble de saphirs incrusté,
Au sein de la chaude clarté.
Elles vont, semant la gaieté
Sur le ruisseau, sur la falaise,
Au sein de la chaude clarté,
Leur corps mignon frissonnant d'aise.

Ainsi l'on vous voit voltiger,
Premiers rêves, ô libellules !
Porteurs du bonheur passager,
Ainsi l'on vous voit voltiger ;
Courant au cœur jeune et léger
Comme l'abeille aux campanules,
Ainsi l'on vous voit voltiger,
Premiers rêves, ô libellules !

Paris, 1891.

CAUSERIE

C'était en 188... ; je passais quelques jours dans le village où je suis née. On m'apprit la triste fin d'un vieillard que ma mémoire me rappelait comme ami intime de ma famille, quand nous vivions là.

Un soir, on avait entendu de sa chambre un bruit lourd, comme la chute d'un corps. On ne s'en troubla guère. Plus tard, quand l'idée vint de monter à l'appartement supérieur qu'occupait le pauvre vieillard, on trouva ce malheureux gisant inanimé à quelques pas de son fauteuil, près de son lit, que la mort ne lui avait pas permis d'atteindre : son cœur ne battait plus.

Cet homme vivait chez un fils, qu'un honnête négoce avait placé dans une position avantageuse. Depuis de longs mois déjà, comme tous ceux qui ont eu à peiner durement pour élever une nombreuse famille, ce vieillard n'était plus très bien. La santé, usée par les rudes labeurs d'un métier ingrat, l'abandonnait tout-à-fait. Le garçon ne s'en inquiétait pas ; la bru moins encore. S'il pouvait laisser sa chambre pour descendre à l'heure du repas à la table commune, il avait sa part ; on le servait. Dans le cas contraire, il s'en passait.

Un jour, deux jours se sont souvent écoulés sans qu'on le vit paraître. Y songeait-on ? Pas le moins du monde. Quand le bonhomme, recouvrant quelques forces ou poussé plutôt par le besoin de prendre quelque nourriture, parvenait à se traîner à l'escalier, à s'y glisser en s'appuyant péniblement à la rampe, s'arrêtant à chaque marche pour s'haléiner, la table servie, il touchait aux plats ;—

hélas ! mets peu propres bien souvent à son estomac affaibli, fatigué par un long jeûne....

Je m'étonnai devant quelques braves gens de l'endroit de la manière que ce fils assez en vue avait traité son vieux père, de son peu d'égards envers lui, de ce qu'il l'avait laissé manquer de soins urgents, de ce qu'il ne s'était pas trouvé là, à son heure suprême, pour lui fermer les yeux, pour recevoir sa dernière bénédiction, son dernier soupir.

« Mademoiselle, me dit un solide travailleur sans instruction, mais dont j'ai admiré toujours l'esprit de justesse et de raisonnement,—il est des dettes qui *trainent* longtemps, elles se doivent payer tout de même. Ce vieillard que la tombe vient de prendre, je l'ai vu, il y a trente à quarante ans, jeune et fort, alerte et beau ; je l'ai vu blasphémer et brutaliser son père brisé par les ans, rudoyer sa vieille mère, à laquelle le grand âge avait enlevé la raison, avec moins de pitié qu'on ose traiter un chien. Vous le voyez, rien ne se perd ici-bas ».

Depuis, j'ai vu beaucoup de ces tristesses. J'ai été témoin, ou confidente, de scènes du genre révoltantes pour l'indifférent même, et je crois vraiment avec mon interlocuteur que la main divine s'appesantit, tôt ou tard, sur le misérable qui méprise ses vieux parents pour quelques orgueilleuses ou sottises raisons que ce soit ! ou parce qu'ils sont restés humbles et simples, ou parce qu'ils sont devenus incapables, infirmes. Je crois que cet homme, à quelque condition qu'il appartienne, contracte envers la loi de nature une dette immense et il est juste que ses propres enfants la lui fassent payer, par autant de malveillances et d'indignités !

* *

Vous rappelez-vous le regretté, le bon abbé Martineau ? Vous rappelez-vous cet homme étonnant les uns et les autres par la vivacité, la clarté, l'aplomb de ses enseignements comme de ses leçons ? Le voyez-vous dans sa chaire de Notre Dame ? Notre Dame qu'il a tant aimée !... Le voyez-vous, vigoureux et fort en sa parole comme en sa pensée, jetant au milieu de la foule, toujours nombreuse et pressée pour l'entendre, ces remarques si bien visées, marquées au coin de la plus fine observation, de la perspicacité la plus éclairée ? Quelques fois, on lui a reproché sa chaleur d'action, de ne point ménager suffisamment son monde. Et pourquoi l'aurait-il fait, je vous prie ? N'était-il pas là expressément pour nous reprendre et nous instruire ? Et si, par instants, il portait une main un peu robuste sur nos défauts, nos travers, n'avions-nous pas besoin d'en être aussi vertement tancés ? Tant est glissante et rapide la pente qui mène à la décadence et à la ruine !

Ah ! je le vois encore, moi, en sa taille haute, majestueuse, noble, déplorant avec sa facilité presque unique d'expressions, les écarts de notre siècle. Je le vois encore fustigeant de sa voix vibrante sans merci et sans freins,—c'est vrai,—la désinvolture effrénée de notre époque, l'anéantissement de ce qu'il y a de meilleur dans un peuple, la déchéance de ce peuple dans ses bases mêmes : le manque de respect envers les parents.

Que n'a-t-il pas dit sur ce sujet chaque fois qu'il l'a abordé, le vénérable abbé ! Comment ne s'est-il pas laissé emporter par l'éloquence de son dévouement à cette cause, intarissable toujours en sa verve pétillante comme en ses nombreux traits frappants d'exemple ; tenant tout son auditoire suspendu à sa phrase enlevante de prédicateur et d'orateur à la fois ; saisi, ému, sous l'ampleur, le charme de son merveilleux talent !

* *

La famille ! oui c'est le noyau d'où sortent toutes les gloires ou toutes les bassesses d'un peuple. La famille ! oui, elle n'est grande et puissante, elle n'enfante des prodiges de valeur et de vertu, qu'en autant que ses membres sont liés entre eux par un amour descendant et montant des parents aux enfants, des enfants aux parents ! Amour qui commande le respect, la dignité ; amour qui permet toutes les grandeurs, tous les

dévouements, sans sortir jamais des bornes qui lui ont été assignées par une toute puissance de sagesse qui a présidé à tout ici-bas ! La famille ! quelle douceur magique sous ce mot ! que de souvenirs délicieux s'en échappent pour embaumer encore, même quand elle s'est éteinte, le cœur, l'âme, la vie !...

Ah ! l'ingrat qui méprise les douces joies du foyer que des parents dévoués lui ont fait, qui méprise ces parents mêmes, porte en lui sa trop juste punition.

Il ignore de quelle suavité, de quelle consolation est pour le cœur la pensée d'avoir choyé, autant qu'on l'a pu, un père près de sa fin, appuyé sur un bâton que l'âge ne lui permet plus de quitter. En regardant son fauteuil vide, il ne peut se rappeler, avec tendresse encore, de l'avoir souvent roulé plus près d'un rayon de soleil pour donner quelque chaleur aux membres refroidis d'un pieux vieillard. Il ne peut se rappeler, avec les larmes d'un cœur aimant, qu'en un dernier et solennel instant, une main tremblante, amaigrie, presque froide, s'est posée sur ses cheveux, et que des lèvres, de pauvres lèvres avant de se clore pour toujours, ont murmuré pour lui une ardente prière....

Il ne peut se rappeler qu'avec une conscience coupable, bourrelée trop tard de remords, qu'une mère qui s'est vieillie pour lui s'en est aussi allée sans une caresse, un regard affectueux du fils qu'elle a nourri, bercé, élevé....

Il ne peut se rappeler, que pour le maudire, le moment où des parents ont quitté ce monde en pleurant sur leur fils ;—des parents, qui après le tort de lui avoir donné le jour, n'en ont eu d'autre peut-être que de s'être ruinés physiquement, moralement, pour lui faire prendre une instruction qui n'a développé chez lui ni intelligence, ni sentiment !

Rien n'excuse le malheureux, nul ne pardonne à l'enfant qui manque de respect et de cœur ! La dignité, l'amour filial, sont prescrites par la loi divine,—et chacun en est responsable devant les hommes et devant Dieu !

J. J. Maurice

NOTES ET IMPRESSIONS

La nature travaille au printemps, s'amuse l'été, s'ennuie l'automne, s'endort l'hiver.

En la boue même, il y a parfois des gouttes d'eau qui jouent le diamant.—J. LERMINA.

Est-ce faute de zèle qu'on ne discute plus, ou faute de dispute qu'il n'y a plus de zèle ?—L'abbé LAMENNAIS.

L'esprit français, c'est la parure de l'élite ; l'âme française, c'est la vertu des petits et des humbles. C'est aussi le génie des plus grands.—JULES CLARÉTIE.

L'ennui se manifeste différemment suivant les temps et les caractères ; Néron, ennuyé, incendiait Rome ; Louis XIII, ennuyé, faisait la barbe à ses courtisans.

OCCASION

Une belle statue de Madone en ARGENT MASSIF, à vendre : hauteur, un mètre, et un demi-mètre de circonférence ; étant une copie de la statue de la Piazza d'Espagne, à Rome : valeur réelle 5,000 francs, ayant appartenu à S. S. le pape Pie IX, ainsi que plusieurs autres reliques de feu le comte T. Filippini Ronconi.

Pour renseignements, écrire à L. de P., bureau du MONDE ILLUSTRÉ, 40, Place Jacques-Cartier, Montréal.



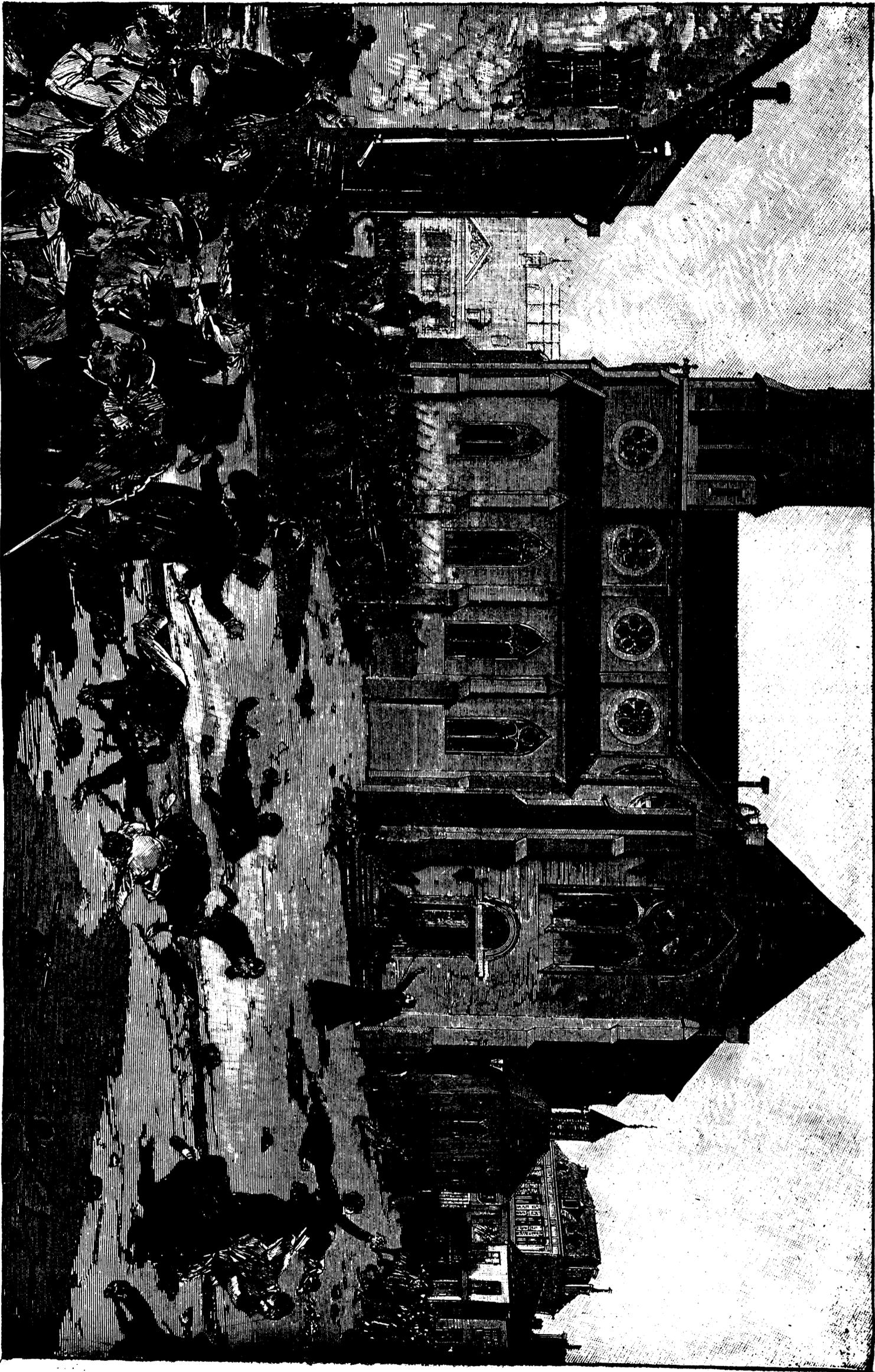
L'EMPEREUR ALEXANDRE III DE RUSSIE



LE TZAREWITCH, FILS DE L'EMPEREUR



RUSSIE. — VUE DE MOSCOU, PRISE DE LA MOSKOWA



LES EVENEMENTS DE FOURMIES.—LA JOURNÉE DU 1er MAI EN FRANCE : APRÈS LA BATAILLE.—(De l'illustration)



SON PREMIER NÉ

A MADAME R....

Prenez garde au petit enfant
Qui dans son cher berceau repose,
Prenez garde ! il deviendra grand,
Il n'est aujourd'hui qu'une rose.

Ils sont des fleurs du paradis
Ces tendres êtres que Dieu donne,
L'on voit le ciel dans leurs souris
Et sur leurs fronts l'amour rayonne.

A vos caresses ils ont droit,
Il faut qu'un baiser les effleure,
Mères, préservez-les du froid,
Car lorsqu'ils souffrent, le ciel pleure.

Et le ciel tremble si la nuit
Verse sur eux quelque souffrance,
Il veut épargner tout ennui
A ces anges de l'Espérance.

Pauvres petits, quand la douleur
Vient troubler vos candides âmes,
Il est un être plein de flammes
Pour veiller sur votre malheur.

Cet être qui tient du mystère
Tant il nourrit un vaste amour,
Tous les peuples l'appellent "mère"
D'un mot brillant comme le jour.

Jeune mère, soyez prudente
Pour l'ange qui vous est donné,
Soyez douce, soyez aimante,
Auprès de votre premier né.

Si votre amour, votre clémence,
En font un enfant fort et beau,
Dieu vous en donnera bientôt
Un autre pour la récompense.

Prenez garde au petit enfant
Qui dans son cher berceau repose,
Prenez garde ! il deviendra grand,
Il n'est aujourd'hui qu'une rose.

LORENZO.

L'AVEUGLE



ES farceurs sont toujours nombreux au régiment, et leurs mystifications sont très souvent amusantes, quelquefois même spirituelles ; mais le métier de plaisant est parfois dangereux, surtout dans la carrière des armes, où le duel est autorisé, où l'on tire le sabre à tout propos malsonnant. L'anecdote suivante démontrera la vérité du fait.

En 187...., nous tenions garnison dans une charmante petite ville de Provence appelée Salon, et, grâce à une bonne récolte de raisin, nous y menions une vie assez joyeuse.

Dans la compagnie où j'étais sous officier, nous avions le sergent Armieux, un des plus grands farceurs de son époque, et le sergent Morel, le plus naïf de tous les Bretons que j'ai eu l'avantage de connaître.

Ces deux sous-officiers étaient voisins de table, c'est-à-dire qu'il se passait peu de jours à la pension sans que le crédule Morel n'avalât quelques-unes de ces fameuses bourdes qu'Armieux savait si bien préparer.

Armieux avait parié avec un autre sergent qu'il ferait croire à Morel que lui, Morel, était devenu aveugle. La prétention était un peu forte ; aussi le sergent en question n'hésita-t-il pas un seul moment à tenir le pari, qui s'élevait à une assez forte somme d'argent à boire à la cantine. Armieux

lui demanda seulement la neutralité et le silence les plus complets ; puis il disposa ses batteries.

La pension recevait un petit journal de Marseille que les sous-officiers lisaient à tour de rôle, mais qui n'avait pas l'honneur d'être regardé par Morel.

—Je ne crois pas aux blagues des journaux, répondait-il à ceux qui lui en demandaient la raison.

Un matin à déjeuner, Armieux dit, en fermant le journal :

—Il paraît qu'une maladie des yeux vient de se déclarer ; voilà deux personnes à Marseille qui se sont réveillées aveugles.

On discuta beaucoup à table les causes de cette maladie ; les conclusions furent que ce devait être le voisinage du port qui la produisait. Salon, n'étant pas sur le bord de la mer, n'avait donc rien à craindre. Malheureusement, le lendemain, toujours par l'intermédiaire d'Armieux, le journal signala trois autres cas de cécité soudaine dans la ville d'Aix. Ceci devenait plus grave, car on ne pouvait plus invoquer, dans cette circonstance, l'influence des miasmes salins.

Les jours suivants, le nombre des personnes devenues subitement aveugles augmenta dans de grandes proportions, et Salon lui-même ne fut pas épargné.

Morel, qui ne croyait cependant pas aux journaux, ne douta pas un instant de la vérité du désastre, et il ne cessait de dire :

—Voilà une terrible calamité ! Chez nous autres gens de l'Ouest le pays n'est pas aussi riche que celui-ci ; mais on y perd moins vite la vue.

J'ai oublié de dire que, buvant assez volontiers le gros vin de Provence, notre Breton s'oubliait quelquefois à table, pendant que nous jouions aux cartes, et il arrivait souvent que nous le laissions endormi sur ses coudes.

Un soir, c'était dans la saison où la nuit, arrivant de bonne heure, nous obligeait à allumer les lampes pendant le repas, un soir, dis-je, quand le dîner fut terminé et que tout le monde, excepté le dormeur, fut sorti de table, Armieux ferma soigneusement les volets des fenêtres, s'assit avec un camarade qui était dans le secret et souffla les lumières ; puis ils se mirent à parler comme s'ils avaient joué au piquet.

—Quinte au roi, trois as, faisait le premier.

—Ne vaut pas ; quinte majeure, quatorze de dix, répondait le second.

—Du carreau, en voilà encore. Du pique.

—A moi ; je retourne à carreau, etc., etc.

Ils crièrent si fort que le sergent Morel s'éveilla.

—Où diable suis-je ? murmura-t-il en se trouvant dans les ténèbres.

—Du trèfle, répondit un joueur.

—A moi, et du cœur continua l'autre.

Morel reconnut la voix d'Armieux, et, saisi par une pensée terrible, il s'écria :

—Armieux, où es-tu ?

—Est-ce que tu te moques de moi ? répondit celui-ci.

—Non, Armieux, non, je ne me moque pas de toi ; je t'assure que je ne te vois pas.

—Allons donc, laisse-moi tranquille, je n'ai pas le temps de plaisanter. Du pique !

—Armieux, je te jure que ce n'est pas une plaisanterie, reprit Morel.... Je n'y vois plus ! acheva-t-il d'une voix terrifiée.

—Pas possible ! firent en chœur les deux joueurs de cartes d'un ton d'un profond étonnement.

—Mon Dieu, c'est pourtant bien vrai ! larmoya le pauvre Breton. Qu'est ce que cela veut dire ?

—Attends un peu que je te regarde, s'écria maître Armieux.

Et, s'approchant de l'aveugle d'occasion, il lui prit la tête dans ses mains.

—Ouvre bien tes yeux, camarade, recommanda-t-il.

Et après une minute d'attente :

—C'est vrai, pauvre ami, tes yeux sont devenus tout blancs.

—Ah ! mon Dieu ! quel malheur ! continua l'infortuné Morel ; quelle calamité ! Mes pauvres parents, que vont-ils faire maintenant ?

—Pauvre garçon, exclama l'autre sergent, qui dans l'ombre se tirait le nez de toutes ses forces, pour ne pas éclater de rire.

—Voyons, dit Armieux d'un ton solennel, il ne s'agit pas maintenant de pleurnicher comme des

femmelettes ; il faut agir. Nous allons te conduire à l'infirmerie, et nous ferons appeler le docteur, qui t'examinera.

—Je le veux bien, répondit l'aveugle ; comme il fait noir ! Mais, je vous en prie, ne me quittez pas, car je ne retrouverais plus mon chemin. Je n'y vois goutte.

—Ah ! reprit le farceur en se ravissant, j'ai entendu dire que, dans ces cas-là, il faut autant que possible éviter le contact de l'air frais ; viens, que je te couvre les yeux.

Et le naïf Breton tendit son mouchoir à son mystificateur, qui lui banda solidement les yeux ; puis le prenant par un bras, tandis que le deuxième sergent s'emparait de l'autre, ils sortirent de la cantine.

Armieux dirigeait la marche, et, pour consommer la mystification, au lieu d'aller vers la salle des malades, il conduisit Morel dans cette partie écartée du quartier que l'on devine de très loin et dont une lanterne éclaire les approches.

Morel porta instinctivement la main à son bandeau et le souleva : aussitôt la vérité se fit à la fois dans ses yeux et dans son esprit ; furieux de l'aventure, il se rua sur le mauvais plaisant, qui le reçut de pied ferme.

Morel était solide, mais Armieux ne l'était pas moins. La lutte menaçait de téâner en longueur, quand l'argus du quartier, l'adjudant de semaine, attiré par le bruit, accourut sur le champ de bataille. Sa présence suffit pour séparer les combattants, qui furent collés l'un et l'autre à la salle de police.

Selon l'usage, le lendemain au point du jour, ils s'arrangèrent militairement. Armieux tirait bien les armes ; mais, par une passe de quarte mal parée, la pointe de Morel cloua le mystificateur à l'infirmerie pour quinze jours.

Cependant le pari était gagné, et, quand la blessure fut cicatrisée, nous trinquâmes gaiement à la santé... des aveugles.

Depuis cette époque, Armieux, fit beaucoup moins de farces, et Morel devint un véritable saint Thomas.

EDMOND THÉRY.

SILHOUETTE FIN DE SIECLE

LA PETITE SAVANTE

Comme c'est la fête de sa maman, et comme il y a ce soir-là fête de gala et grand bal chez son père le ministre, on a exceptionnellement permis à la petite Lili de paraître au dessert, de regarder les guirlandes, les camélias, les gerbes de lumière et les massifs de fleurs dans les salons, et les bosquets du jardin, illuminés par une clarté féerique. Mais la fillette admire surtout son vieil ami Maas, qui disparaît sous les rubans, les croix, les étoiles, les cordons et les plaques. Elle le connaît depuis longtemps, depuis toujours ; elle est habituée à fourrer ses petits doigts dans les profondes rides qui labourent son visage, et à jouer avec sa douce chevelure blanche. Mais aujourd'hui seulement, elle a entendu dire une chose qui l'intrigue, et sautant sur les genoux du vieillard, elle lui demande s'il est bien vrai qu'il soit un grand savant.

—Hum ! répond Maas, dans une certaine mesure. Et toi, es-tu savante, dis !

—Certainement, fait Lili, toute rouge et souriante.

—Wh bien ! dit son ami, sais-tu ce qu'il y a dans ma poche ?

—Tiens ! dit Lili, c'est des bonbons pour moi, des fondants, et tu les as achetés roses, parce que je suis rose ! A ton tour maintenant. Sais-tu à quoi pensent les poupées ?

—Non.

—Sais-tu dans quels livres les petits oiseaux apprennent leur leçon ?

—Non, mon enfant.

—Sais-tu en quoi est fait le bon Dieu ?

—Hélas, non !

—Oh ! murmure Lili, indignée et déconcertée. Eh bien, qu'est ce que tu sais alors ?

THÉODORE DE BANVILLE.

FEUILLETON DU "MONDE ILLUSTRÉ"

MONTRÉAL, 30 MAI 1891

FLEUR-DE-MAI

TROISIÈME PARTIE

LA FADE GRISE

—Ma foi, mam'zelle,—fit Merlot, sans trop se démonter,—comme je m'étais mis en retard, j'ai pris au court... J'ai trouvé le portail ouvert, et comme ça me raccourcissait beaucoup... je me suis permis de couper par le parc, faites excuse...

Mlle Dementières poursuivit Merlot d'un long et soupçonneux regard, et l'incident n'eut pour le moment point de suite.

Seulement, quand Irma vint la remplacer, à l'heure du déjeuner, elle l'attrapa fortement.

—Eh ! c'est votre jardinier,—répliqua celle-ci avec humeur.—Il est sourd comme une pelle, il ne comprend pas un mot de ce qu'on lui dit... il avait du fumier à sortir, je n'ai jamais pu lui faire entendre qu'il ne fallait pas laisser la porte ouverte.

À diverses reprises, dans la journée, les yeux de chouette de la vieille fille s'arrêtèrent sur Merlot, tout comme si elle eût voulu fouiller jusqu'au fond de son cœur.

La journée s'écoula comme les précédentes. Puis, le tard venu, les maçons abandonnèrent leur ouvrage pour rentrer à Salbris.

Et une fois la traverse passée, ils se mirent à arpenter la grande route de ce pas cadencé et allongé que prennent les travailleurs pressés de retourner au logis.

Aignan, l'un des maçons, cheminait à côté de Merlot.

Aignan et Merlot étaient grand amis, rarement on les voyait l'un sans l'autre.

Aignan, plus petit, moins fort que Merlot, prit naturellement le bras de son camarade, en lui disant :

—Qu'est-ce que tu as donc, Merlot, tu es tout chose ? Tu ne dis rien !... T'as marché sur une mauvaise herbe... Qu'est-ce qu'il y a qui ne va pas ?...

Merlot secoua la tête.

Evidemment, il y avait quelque chose qui ne cadrait pas à son idée.

Aignan insistait.

—Déjà à midi, pendant le dîner, tu n'as pas dit "ouf". Je ne t'ai pourtant rien fait, non, Merlot ! alors quoi ?...

Merlot tourna la tête pour voir si ses compagnons pouvaient l'entendre.

—Eh bien ! il y a !... Il y a !... que je suis appleuré depuis ce matin... .

—Ah ! et qu'est-ce qui s'est passé ?

—Il ne s'est rien passé du tout.

—Qu'est-ce que tu as vu, alors ?

—Je n'ai rien vu... .

Aignan regarda son camarade pour s'assurer qu'il ne se moquait point de lui.

—Tu n'as rien vu, il ne s'est rien passé, et tu es tout chaviré.

—Enfin, c'est des choses qui sont ennuyeuses à raconter... parce que... on ne sait pas et on ne peut jamais dire si ça ne portera pas malheur... .

Aignan n'y comprenait goutte, mais son compagnon finit par s'expliquer.

Comme on le sait, il avait pris à travers le parc pour se rendre à son travail.

Et, vers le milieu, arrivé à un rond-point, il s'était arrêté net, pétrifié de terreur.

Non loin de lui, sur la droite, un long et douloureux gémissement venait de partir d'un massif de myrtes.

Prenant son cœur à deux mains, il avait eu le courage de s'avancer vers l'endroit d'où se faisait entendre cette plainte désespérante.

Il était arrivé à une ruine, une sorte de citerne délabrée, toute couverte d'une masse lierue ; l'orifice de cette citerne était recouvert d'une plateforme de bois, très lourde.

Et alors, sous ses pieds, pour ainsi dire, la même plainte étouffée, mais désolée, déchirante, s'était fait de nouveau entendre !

Et en racontant le fait à son ami, en tremblant encore un peu, car le brave Merlot n'était pas rassuré le moins du monde, il conclut :

—Je ne sais point si ce qu'il y a là c'est un chrétien ou une bête, mais c'est toujours quelque chose d'extraordinaire.

Merlot ne s'était point trompé... Merlot avait dit vrai... .

C'était bien une créature humaine qui était séquestrée là, ensevelie vivante.

Et, on l'a deviné, c'était la malheureuse Fleur-de-Mai... .

Une fois dans les mains des monstres auxquels elle appartenait... de par la Loi, son martyr avait aussitôt recommencé.

Tout d'abord, rentrée à Vernon, Irma et Fabrice l'avait montée dans une chambre des combles.

Et on l'avait laissée là, garrottée, étendue sur un lit.

Puis on avait tenu conseil.

Qu'allait-on faire de la pauvre créature ?...

Fabrice avait une frayeur aiguë que le comte Stroganof ne fût mis sur une piste quelconque.

Fédor, il le savait bien, n'avait jamais renoncé un seul instant à l'espoir de retrouver son enfant.

Fabrice se doutait bien que ses pas et ses démarches devaient être épiés. Fédor, avec sa fortune, avec les moyens dont il disposait, était le plus redoutable des adversaires.

Si jusqu'alors il n'avait pas mis la main sur la malheureuse créature qui lui avait été enlevée, c'est que Fabrice, avec un art infernal, avait caché l'enfant là où il ne pouvait venir à l'esprit de Stroganof de venir la chercher.

Quand on veut soustraire aux regards de tous quelque chose ou quelqu'un, les combinaisons les plus simples sont toujours les meilleures.

Mais du moment que Fédor Stroganof pouvait apprendre que l'enfant avait été vue dans le pays, et il était dans les choses admissibles qu'il l'apprit d'un moment à l'autre, Fabrice savait bien qu'il l'aurait sur les bras et qu'il ne saurait s'en débarrasser.

M. Dementières n'avait eu garde d'oublier la lettre sans signature que lui avait adressée Gaston Louchard... pour lui parler du grand secret de son existence.

Et il se doutait bien que si on lui avait écrit, si son secret était connu de quelqu'un... on pouvait bien chercher à le vendre à Stroganof, ou autrement il fallait admettre que l'inconnu qui lui avait écrit n'était parvenu à pénétrer que la moitié du mystère.

Toutes les précautions, en tous cas, il devait donc les prendre.

C'est pour cela qu'il voulait, pendant un certain temps, faire disparaître Fleur-de-Mai à tous les yeux... .

Au bout de quelques mois, il l'emmènerait dans un pays perdu quelconque... Et certainement le hasard ne remettrait pas une seconde fois en présence Romain Courieul et sa légitime épouse.

Mais jusque là, il fallait que la Petite-Mai cessât en quelque sorte d'exister.

La garder dans une chambre de la maison de Vernon c'était chose impossible

Et c'était encore Henriette qui avait trouvé la combinaison la plus pratique

—Tu sais bien, avait elle dit à son cher frère,—tu sais bien, l'ancienne glacière,—je ne sais pas s'il y a eu là une glacière ou une citerne... Mais enfin il y a une espèce de puits très profond qui a un orifice latéral et s'enfonce sur l'un des côtés.

Fabrice connaissait parfaitement cette ruine dont sa sœur voulait parler.

—Eh bien ! à mon avis,—poursuivit l'immonde Henriette,—elle sera là très bien... La glacière a un couvercle très solide, nous le fermerons du reste avec un double cadenas... Et je la défie bien de grimper jusqu'à la margelle... Elle ne s'envolera pas... .

—Oui,—fit Irma, qui assistait à l'entretien,—mais elle peut crier, on peut l'entendre... quel qu'un peut pénétrer dans le parc de Vernon.

C'est alors que Fabrice avait résolu de faire la dépense d'enclorre le parc.

Et alors on avait jeté dans le fond de la citerne une dizaine de bottes de paille... .

Puis, au moyen d'une corde passée sous ses aisselles, la Petite-Mai avait été descendue dans cette tombe où elle était restée depuis lors.

Quand tout le monde était couché, quand tout dormait à Vernon et aux environs, Irma s'armait d'un panier contenant du pain, quelques méchants restes, un litre d'eau et elle descendait le tout à la pauvre recluse qui se précipitait sur cette maigre nourriture... .

Le panier remontait à vide, la trappe était replacée, le cadenas mis, et Irma s'en allait se coucher, en disant :

—Je suis bien tranquille... Si jamais on vient la chercher là, je veux bien que le loup me croque... .

Pauvre créature ! Pauvre Petite-Mai !... Du fond de cette fosse profonde, elle poussait de longs et douloureux gémissements.

Parfois elle portait les mains à sa tête, comme si elle eût ressenti sous son crâne de cruels élanements.

L'horrible Henriette, lorsque les ouvriers quittaient leur travail, venait parfois se repaître du spectacle de cette épouvantable misère... .

Elle soulevait légèrement le couvercle, et longuement elle regardait la pauvre martyre... .

La pauvre Petite-Mai demeurait accroupie, la tête sur les genoux, perdue dans une désespérance sans bornes... .

Après tout, on ne savait pas... Elle deviendrait peut-être folle !... .

Cette pensée amenait un hideux sourire sur les lèvres de la vieille fille.

Folle !... d'une bonne folie—incurable... Ça serait réellement bien réussi, bien travaillé.

On pourrait la lâcher, alors... Ou la faire entrer dans un asile de mendicité où elle serait tenue jusqu'à la fin de ses jours... .

Fabrice se complaisait également dans ce rêve... Ces deux êtres ne respiraient que pour leur haine, ne vivaient que pour elle... Chez eux le fiel avait tout envahi.

N'avaient-ils pas raison d'escompter la folie ?

Que pouvait devenir, livrée à elle-même, cette pauvre créature, au fond de cette prison de pierre ?...

Oh ! Fabrice savait bien pour l'avoir regardée avec toute la clairvoyance que pouvait lui donner la férocité de sa passion, Fabrice savait bien que cette enfant n'était pas folle.

Une surprenante intelligence pétillait au contraire dans ses beaux yeux si doux... .

Cette lueur étincelante qui révèle les êtres doués de facultés de haut vol, faisait entrer Fabrice dans de véritables rages.

L'être qu'il voulait abêtir, dégrader, résistait malgré tout, et persistait à garder en lui les dons superbes que lui avait octroyés le Créateur... .

Et alors, les deux monstres qui s'étaient acharnés après cette merveille de la création, qui leur inspirait une haine d'autant plus aveuglante qu'elle était plus jolie, le frère et la sœur s'affaïolaient eux-mêmes en face de cette résistance passive, cette force d'inertie, et ils s'ingéniaient, se creusaient le cerveau, pour inventer de nouvelles misères, des tortures inconnues à infliger à cette malheureuse créature sans défense.

On sait que peu de cerveaux, même des mieux équilibrés, peuvent résister à la séquestration complète.

Fabrice et Henriette se disaient donc avec juste raison que quand la Petite-Mai sortirait de la glacière, ils pourraient la laisser errer, confiée encore aux soins d'Irma, elle ne serait plus une créature humaine.

Pauvre Petite-Mai... son cerveau ne s'obscurcissait-il pas, en effet ? Ne voyait elle plus les choses du temps passé qu'au travers d'une ombre, d'un voile qui menaçait d'aller chaque jour en s'épaississant ?...

Elle en arrivait à regretter la Glandière, où elle avait été cependant si misérable, si malheureuse.

La Glandière où Irma la rouait de coup, où Romain avait si bien failli la tuer... .

Mais au fond de ce trou de pierres, dans cet *in pace* comme on disait jadis lorsque l'on *oubliait* un condamné... sous terre, lui laissait la vie... si c'est toutefois vivre que d'être enterré vivant, en ayant juste de quoi ne pas mourir... Le désespoir l'envahissait de plus en plus, et la tentation la hantait maintenant de se précipiter contre ces lourdes roches, et de se briser la tête contre ces murs...

Ils n'auraient point voulu de cette fin sinistre, les misérables bourreaux...

Pendant de longs jours encore, de longs mois, de longues années, toujours... il prétendaient torturer encore leur victime...

La vie n'est faite que de contrastes.

Tandis que la désespérante démence affolait la Petite-Mai, non loin de Vernon, à la ferme de la Batterie, tout respirait la joie et le bonheur...

Reynette touchait au comble de ses vœux, elle allait être unie à son bien aimée Victor.

Mélanie, la fille au visage large et aux grands pieds, Mélanie, la fille des Vernes, qui se proclamait partout déjà la fiancée de Victor Fortier, Mélanie enrageait à en crever... Elle en avait la jaunisse... ce qui était loin de la rendre plus belle...

Celui qui enrageait aussi, c'était Félix Mingat.

Oh ! lui, il n'y avait pas été par quatre chemins.

Il avait donné ses huit jours à maître Fortier, croyant peut-être que l'on allait faire des efforts pour le retenir... Ah ! ben oui !...

Personne n'y avait songé. On était tout à la joie... et la mère Fortier elle-même avait pris à faire... et lui avait répondu net comme torchette :

—Tu veux ton compte, à ton aise, mon garçon. Voilà... donne-moi quittance, fais ton paquet et bon voyage...

Et Félix Mingat était parti en serrant les poings et en jurant bien de se venger.

C'est qu'eux aussi, le père et la mère Fortier, ne se connaissaient plus de joie...

Les dames de Lauriac n'avaient-elles pas ajouté cinq mille francs à la dot de Reynette ? Et n'avaient-elles point envoyé un trousseau complet venu de Paris... tout comme pour une dame.

Et le comte Stroganof avait fait dire que dans la nouvelle maison, à lui appartenant, que le jeune ménage allait habiter, il trouverait un mobilier complet...

Victor et Reynette n'avaient pu y tenir, ils s'étaient rendus à cette maison, où ils se promettaient d'être si heureux.

Ils avaient trouvé un chalet rouge gentil tout plein, une vraie maison d'amoureux, qui pendant toute la belle saison serait tapissée de vignes vierges et de glycines.

Et lorsque la porte ouverte, ils avaient pénétré dans l'intérieur...

Quel enchantement !... Un joli mobilier, bien complet, en merisier reluisant...

Tout y était, jusqu'à une belle armoire à glace.

—Ah !—s'était-elle écriée,—allons-nous-t'y être heureux à Lande-Courte !

C'était le nom de l'endroit où le comte Stroganof voulait établir son grand élevage.

Reynette et Victor, pour s'en retourner à la Batterie, avaient pris naturellement par le chemin des amoureux, et ils s'en revenaient la main dans la main, savourant leurs joies si pleines, oubliant le reste du monde...

—Bonnes gens !—fit une voix railleuse derrière eux,—où allez vous !...

Reynette, pour le principe, avait poussé un tout petit cri d'effroi... car la voix n'était point méchante, au contraire.

Et Victor s'était écrié à la vue de l'homme qui arrivait à eux le fusil en bandoulière et clopinant suivant son costume :

—Tiens, le cousin Jules !

—Qu'est ce que vous faites dans ce pays-ci... Vous n'êtes donc plus à Brétigny sur-l'Aire ?...

C'était le nom de la petite ville où Jules Raisin s'était depuis longtemps établi.

Jules Raisin se rengorgea avec importance.

—Non,—répondit-il,—j'ai abandonné pour l'instant, Brétigny.

—Ah !... et que faites-vous, cousin ?

—Je suis au service du comte Fédor Stroganof.

—Notre cher maître ! — Vous ne savez pas, Jules, c'est la comtesse qui a doté Reynette.

—Ah ! elle est si brave ! la chère dame !...

Et Victor, on le comprend, ne demandait qu'à raconter l'heureuse aventure.

Et comme Reynette se mit de la partie, il fallut un certain temps à Jules pour comprendre.

—Et je pense bien,—conclut Victor,— que vous allez être de la noce... puisque vous vous trouvez dans le pays.

—Ça ! ça n'est point de refus...

Du moment qu'il y avait un bon coup à boire, un bon repas à déguster, et du plaisir à prendre, Jules Raisin ne donnait certainement pas sa part aux chiens.

Néanmoins il crut devoir ajouter :

—Si toutefois notre maître me le permet.

—Ah ça ! qu'est-ce que vous faites, cousin, chez le comte Stroganof ?...

—Peu ! heu !... J'inspecte, je regarde... je chasse un peu...

—Il trouve donc qu'on ne braconne pas assez chez lui,—fit Reynette qui était taquine...

—Ah ! ma cousine !—répliqua Jules,—ça, ça n'est point gentil, je vous revalidrai cela.

Mais sa présence à la noce était résolue...

Elle devait avoir lieu huit jours plus tard...

Huit jours ! ce n'était pas de trop pour préparer tout ce qu'il fallait pour une belle noce.

La mère Fortier en perdait la tête... Il en fallait du bœuf, du veau, de la charcuterie, des oies, des dindes... Car la noce durerait trois jours pleins...

On danserait pendant les trois nuits... et comme on avait invité les cousins et les cousines des cousins à dix lieues de la ronde, on boirait bien deux pièces de vin, que l'on faisait venir pour la circonstance, et on les viderait jusqu'à la dernière goutte...

Jules Raisin, quand il avait connu ces préparatifs à la Gargantua, s'en était à l'avance pourléché les badigoinces...

Et Fédor, naturellement, lui avait aisément accordé la permission demandée.

Dans ce jour là, un samedi, l'église de Souesmes était trop petite pour contenir toute la noce. Les dames de Lauriac étaient venues, Henri également, ses amis Octave de Marcey et Raoul Valroy qui se trouvaient très bien à Lauriac et s'y plaisaient beaucoup mieux qu'à Paris.

Valroy était d'ailleurs déjà installé au Petit-Châtelet, et s'était remis à l'étude.

La comtesse Stroganof ne s'était pas montrée. Une cérémonie joyeuse... non, en vérité, elle n'avait point le courage d'y assister.

Fédor seul était venu et les dames de Lauriac, qui ne le connaissaient pas encore, admiraient la rare distinction et la haute élégance de l'ami intime du marquis.

C'était le curé de Ménétréol, le parent de Victor, qui s'était rendu à Souesmes pour donner la bénédiction nuptiale aux mariés ; sa courte allocution partie du cœur, avait été profondément touchante.

Blanche de Lauriac s'était sentie attendrie jusqu'aux larmes.

Ces deux êtres qui allaient être heureux, grâce à elle, vivraient tranquilles, au milieu d'une joie douce, tandis qu'elle, si jeune encore, à quelle triste peine n'était elle pas condamnée, avec son existence brisée.

A cet instant, involontairement, ses yeux tombèrent sur Valroy, dont l'énergique et intelligent profil se dessinait contre un pilier à une courte distance.

Et elle se demanda d'instinct, sans songer à mal, pourquoi elle n'avait pas rencontré plus tôt Valroy dans sa vie ?... Pourquoi ce n'était pas celui-là qu'elle avait épousé ?

Et se sentant aussitôt rougir jusqu'au front... elle baissa les yeux sur son livre de prières, en se disant très bas :

—Mais je suis folle !... Mais je sais bien qu'il ne m'est pas permis de l'aimer...

Enfin, la cérémonie se termina et le cortège se dirigea vers la Batterie, où devait avoir lieu le repas...

Jules Raisin était là, et il avait pris le bras d'une comtesse à laquelle il racontait mille gaudrioles qui la faisaient pâmer d'aise...

Fédor avait bien fait les choses... N'avait-il pas envoyé un panier de Moët pour le dessert !... et un chevreuil tout entier, ainsi qu'un sanglier !...

Et une fois assis... Il y en avait quatre énormes tablées dans la grange... Les grands plats chargés de viandes, de venaisons commencèrent à circuler...

Jules Raisin était assis à côté de la petite boulotte, appétissante, dont il avait fait sa comère, une jeune fermière des environs, et un garçon que nous connaissons déjà pour l'avoir entrevu à Vernon, la propriété d'Henriette.

C'était Merlot, le maçon, cousin aussi par alliance de la mère de Reynette.

Merlot avait de la peine à se mettre en train... Toutes les remontrances de son ami Aignan n'avaient pu réussir à lui remonter le moral, depuis son aventure du parc.

Une superstitieuse terreur s'était emparée de lui et le poursuivait sans relâche.

Il n'en faut pas plus, très souvent, pour frapper une imagination un peu faible.

Et Merlot, le meilleur garçon du monde, était peut-être d'idées un peu étroites, et se laissait aisément impressionner.

—Allons, mon voisin,—lui avait dit Jules Raisin en choquant une première fois son verre contre le sien,—faut pas avoir l'air comme ça de porter le diable en terre... on est ici pour rigoler...

Merlot avait essayé de se mettre au diapason, mais c'était décidément diablement difficile.

La petite boulotte brune racontait à son voisin tous les détails du mariage de Reynette, comment les parents Fortier n'avaient point voulu, pendant longtemps, entendre parler de la fille du père Horteux.

Et comment aussi la Fade Grise avait fini par jeter un bon sort à Reynette, et comment le mariage avait été décidé.

—Même que,—ajouta Clémentine, la petite brune boulotte,—que ça lui a joliment servi d'aller comme ça porter à manger à la Fade grise.

Jules Raisin ne prêtait qu'une oreille distraite à ces propos ; il se contentait de trinquer ferme avec le voisin Merlot, de tordre et d'avaler à pleine bouche.

—Ah ça !—fit Clémentine, impatientée de voir Jules lui porter si peu d'attention, est-ce que vous allez longtemps dévorer comme ça ?

—Mais un peu, ma mignonne...

—Et jusqu'à quand vous mangez-t-y ?...

Jules Raisin cligna de l'œil, choqua les verres pleins jusqu'aux bords en répondant :

—Je saurai que j'ai assez mangé quand je ne pourrai plus me plier... (Historique).

Clémentine reprenait le fil de son discours...

—Alors,—dit-elle,—Reynette allait porter des pommes, du fromage, de la viande et du pain à la Fade-Grise.

—L'autre mangeait tout et n'avait l'air de rien. Mais elle manigançait tout de même sa petite affaire... Elle laissait pleurer Reynette, pleurer de tous ses yeux... et en fin de compte, elle lui ménageait une surprise...

—Ah ! ah !—fit Jules Raisin la bouche pleine.

—Celui de la doter... Ils disent tous comme ça que c'est la nouvelle maîtresse des Souches... la comtesse je ne sais pas son nom.

—Je le sais moi, c'est ma maîtresse... la comtesse Stroganof.

—C'est cela, Stroganof ou à peu près... Et quand elle est venue voir les parents de Victor et que l'on est allé chercher Reynette pour lui dire qu'elle s'allait marier avec Victor, Reynette en entrant l'a bien reconnue.

—Qui ? Quoi ?...

—La comtesse et la Fade Grise, c'était tout un, donc !...

—Qu'est-ce que vous dites ?—fit Jules Raisin en tressautant.

—Je dis, vieux sourd, que la comtesse... c'était la Fade Grise... là... Il mange si fort qu'il n'entend plus parler.

—Tout ça, c'est des mentes...

—C'est si peu des mentes,—répliqua Clémentine piquée au vif,—que Victor, lui-même, qui ne veut pas croire à toutes ces histoires de sort, a reconnu lui-même que la Fade Grise qu'il a vue comme je vous vois, et la comtesse, c'était comme deux doigts de la main... là... Vous pourrez tout à

l'heure demander à Victor et à Reynette, ils vous le diront comme je vous le dis....

Cette fois, Jules Raisin avait dressé l'oreille.

Fédor ne lui avait-il pas expliqué la surprenante ressemblance qui devait exister entre la comtesse et sa fille, ressemblance tellement frappante, que c'était à cela que Romain Courieul avait dû son salut.... puisqu'il avait reconnu Fleur-de-Mai dans le portrait de Marcelle exécuté quelques années auparavant.

Et il se mit à suivre de beaucoup plus près les propos de sa voisine....

Ce qu'il n'avait pas remarqué, c'est que son voisin de droite, Merlot, qui continuait à noyer sa tristesse dans de grands verres de vin, ne perdait pas une des paroles de Clémentine.

L'histoire de la Fade-Grise semblait l'intéresser vivement.

—Vous demanderez à Victor,—répétait la petite boulotte,—et vous verrez !.... Vous me croirez alors peut-être.

—Mais je vous crois !.... je vous crois !.... —répliqua vivement Jules Raisin,—craignant de voir sa voisine se taira,—mais je vous écoute au contraire. Et alors qu'est-ce qu'elle est devenue cette Fade-Grise, qui ressemble tant à la comtesse le savez-vous ?....

—On a dit qu'elle avait quitté le pays.... mais tout ça c'est des mentes, puisqu'elle est revenue, qu'elle s'est remontrée juste à temps pour jeter un bon sort à Reynette et à Victor.... Toujours est-il cependant, pour tout dire, qu'on ne l'aperçoit plus dans les bois....

Merlot hocha la tête et tapant sur les bras de Jules Raisin :

—Je sais où elle est la Fade-Grise.... —fit-il,—je suis bien sûr que c'est elle que j'ai entendue gémir.

—Bon Dieu de sort ! —murmura Jules Raisin.... —qu'est-ce qu'il dit celui-là !

—Vous l'avez vue, ces jours-ci, cette créature-là, interrogea la voisine.... Et où ça ?....

—Ça me trotte assez dans la tête.... allez !.... même que j'en rêve la nuit depuis que je l'ai entendue.

—Et où l'avez-vous entendue ? —demanda avec insistance Jules Raisin.

—Dans le parc de Vernon, que je vous dis, même que nous y travaillons pour faire un mur.

—Ça y est ! —cette fois ça y est en plein....

Au bout de quelques secondes employées, à réfléchir :

—Vous pourriez me montrer l'endroit ?.... mon bon camarade ?....

—Pour ça non ! Ça n'est pas possible.... Le mur est fini depuis trois jours, nous ne travaillons plus à Vernon.... Et puis, il y a mam'zelle Dementières, mam'zelle Henriette.

—Je la connais....

—Une qu'est désagréable et mauvaise au pauvre monde....

Jules laissait maintenant son voisin parler.

—Faut tirer ça au clair !.... faut tirer ça au clair ! — se répétait-il. — Quelle chance ! quelle joie !.... si j'allais tout à coup apprendre au comte Stroganof la bonne nouvelle.... Si c'était moi !.... moi tout seul !.... Je serais t'y content ! mon Dieu !.... Et Mme Marcelle !.... Allons, faut plus penser à rigoler.... J'ai autre chose à faire.

Jules Raisin était trop roué pour ne pas relever immédiatement l'indice qui venait de lui être fourni.

Le repas de noce avait commencé sur les quatre heures de l'après-midi. et à cet instant il pouvait bien être huit heures du soir.

On s'arrêtait pour souffler un brin.... Jusqu'alors on n'avait entamé que les grosses assiettes de charcuterie, les saucisses, les boudins, les crêpnettes, et aussi la volaille, les oies, les dindes....

On venait de faire un trou au moyen d'un verre d'eau-de-vie, et quatre hommes apportaient sur une planche le sanglier rôti tout entier.

Alors ce furent des exclamations joyeuses, on trinqua et les chansons commencèrent.

Une jolie fille d'une ferme voisine commença :

Nous sommes venus ici du fond de not'village Pour célébrer la fête de vot'mariage !....

Madam' nous vous souhaitons le plus heureux des dons... Madam' nous vous souhaitons le plus heureux des dons.

Jules Raisin était sur les épines.

Victor, pendant tout ce temps, bavardait avec sa chère petite femme et ne portait d'attention qu'à elle.

La jolie fille continuait sa chanson aux mariés ; elle chantait d'une voix aigue :

Avez vous entendu ce que vous a dit l'prête ?
Ne vous a-t-il pas dit ce que vous devez être ?....
Fidèle à votre époux,
Et l'aimer comme vous.
Fidèle à votre amant,
Et l'aimer tendrement.

Entre deux couplets, n'y tenant plus, Jules Raisin cria un " Victor " des plus accentués qui souleva les plus bruyantes protestations dans l'auditoire.

—Allons ! bon ! — fit le père Fortier, voilà Jules, mon Jules, qui va commencer ses agouantaises !

—Je n'dis plus rien ! —répliqua celui-ci.

Mais en même temps il lançait une paire d'yeux au cousin Victor, si bien que le marié comprit qu'il y avait quelque chose de sérieux sous roche.

Et à diverses reprises ses regards se portèrent sur Jules.

Quand la chanteuse reprit son couplet, d'un signe de tête Jules Raisin indiqua à Victor qu'il avait un besoin pressant de lui parler.

Victor se leva alors, prenant un air indifférent et vint jusqu'au cousin Jules, son verre à la main, sous prétexte de choquer avec lui.

Le brouhaha du repas allait en augmentant, personne n'écoutait pour l'instant un garçon qui en avait entonné " une autre ", car chacun devait dire la " sienne ".

On s'interpellait à travers la table, on se faisait de bonnes plaisanteries.

Victor vint s'asseoir à la place que Jules Raisin fit en se pressant un peu contre sa voisine la boulotte.

Et se pencha à l'oreille de Victor.

—Cousin,—lui dit-il,—j'ai quelque chose à te causer.... et c'est pressé.

Victor regarda Merlot. Celui-ci, l'œil noyé dans le vide, répétait inconsciemment s'appuyant la tête sur la main :

—Ben sûr que je sais où elle est....

—Il n'y a pas lieu de s'occuper du frère, fit Jules Raisin, il a sa paille.

Le fait est que Merlot était déjà légèrement dans les vignes du Seigneur et n'entendait plus rien de ce qui se passait autour de lui.

Jules Raisin reprit alors :

—Ecoute, cousin.... Tu aimes bien le comte Stroganof ?....

—C'est à lui que je dois mon bonheur, et pour lui rendre service, je donnerais jusqu'à la dernière goutte de mon sang.

—Eh bien ! garçon ! l'occasion se présente, sans que tu t'en doute, de lui rendre un signalé service.

—Quand cela ?

—Cette nuit même.

—Cette nuit !

—A cet instant.

—Diable !

Et le marié se gratta l'oreille.

Dame ! écoutez donc ! si dévoué que l'on puisse être on ne quitte pas gaiement sa femme la nuit de ses noces.

—Tu recules déjà, mignon ! —fit Jules Raisin d'un ton de reproche.

Ma foi, non ! Victor ne reculait point. Et il le prouva bien sur l'heure, en disant à son ami.

—Que faut-il faire ? cousin.... Tu n'es pas garçon à me jouer un vilain tour.... Du moment que tu me parles ainsi, c'est sérieux....

—Tu peux le dire !.... Et tu ne peux te douter non plus du service que tu rendras à celui qui a été si bon pour toi....

—Alors dis-moi vite ce dont il s'agit.

—Voilà !.... Tu vas quitter la noce sans avoir l'air de rien.... Tu attelleras la Pécharde sur la carriole, tu prendras ta peau bique.... Et tu m'attendras au carrefour des Routiers....

—Tu me jures que c'est sérieux.... que ça n'est pas une farce....

Ah ! sur ma part de paradis.

—Bon. Je te crois.

Victor alla't s'éloigner. Il s'arrêta.

—Cousin, j'ai une idée.... Faut que je prévienne Reynette.

—Confier ça à une femme.

—Si je ne lui dis rien, ça va faire pire !....

Elle va pousser des cris de fresaie si elle ne me revoit pas près d'elle dans cinq minutes.... On s'inquiètera.... On me cherchera.... On s'apercevra naturellement que la Pécharde n'est plus à l'écurie, ça fera un potin du diable !....

—Tu as raison, cousin.... Mais dis-lui bien, oui, dis lui que c'est pour la dame qui a fait son bonheur !....

Victor revint prendre sa place à côté de Reynette.

Dès les premiers mots, elle tressaillit, releva la tête, et s'appêta à pousser les hauts cris.

Se voir quitter la nuit de ses noces !....

—Ecoutez, Reynette, ma petite femme chérie !.... Vous croyez bien que je vous aime ?

—Oh ! oui ! Victor !....

—Eh bien ! c'est pour venir en aide à celle qui nous a mariés.... Je vous le jure, Reynette, sur notre amour ! sur vous même !

—Je vous crois....

—Alors ! voici ce qu'il faut que vous fassiez.

Les bouteilles de Moët, offertes par Fédor, commençaient à circuler....

—Vous direz.... Vous trouverez un prétexte, c'est cela, vous direz que le champagne m'a fait mal à la tête ; que je suis monté dans ma chambre, que je me suis enfermé.... Enfin.... nous serons peut être trois heures absents.... Jules et moi....

Il faut que l'on ne s'aperçoive pas de notre départ... —Ça sera bien difficile.

—Il le faut, ma Reynette chérie, pour ceux qui nous ont rendus heureux.

Reynette avait fort gros cœur. Elle promit cependant de faire tout ce qui lui serait humainement possible.

—On va danser.... Tous les jeunes gens le réclament, ça va être plus facile.

Cinq minutes plus tard il était au carrefour des Routiers....

Et, en route pour Vernon....

Une lune claire, voilée par instant derrière de gros nuages.

La Pécharde, asticotée d'une cinglée de coups de fouet, filait comme le vent.

Jules Raisin ne se rendait pas trop compte de ce qu'il allait faire.

Un désir immodéré de rendre service au comte Fédor ne l'entraînait-il pas trop loin ?....

En une heure, on arriva tout auprès de Vernon.

Une fois là, Jules qui s'y reconnaissait, suivit un chemin de traverse qui contournait le parc, et on atteignit le mur nouvellement construit.

—Tu sais,—fit Jules Raisin, qui tremblait bien un tantinet pour sa peau,—j'aurais dû te prévenir que nous jouons là un vilain jeu, et que nous pourrions bien tomber sur un paroissien qui nous enverrait sans se gêner du p'omb à loup dans la calotte.

A quoi Victor répondit bravevent :

—Du moment qu'il s'agit de rendre service à notre cher maître, et tu m'as juré que c'était la vérité, nous ne devons pas regarder à notre peau.

A suivre

DRS MATHIEU & BERNIER
CHIRURGIENS-DENTISTES

Coin des rues Champ-de-Mars et Bonsecour

Extraction de dents sans douleurs avec les procédés les plus perfectionnés.

J. N. LAPRES

PHOTOGRAPHE

208, RUE SAINT-DENIS, MONTREAL

Ci-devant de la maison W. Notman & Fils.—Portraits de tous genres, et le nouveau procédé imitant la gravure sur acier

CHOSSES ET AUTRES

—Les autorités russes ont fait, dernièrement, un recensement de la population de l'Empire Chinois. Il y aurait 382,000,000 habitants. et pas un, sur 10, 000, n'ont entendu parler de Jésus Christ.

—L'éditeur du "Hoffman's Catholic Directory" estime la population catholique des Etats-Unis à 8,579,866. Il prétend que cet estimé est basé sur les statistiques les plus complètes qu'il soit possible d'obtenir.

—Pourquoi l'académie française nomme-t-elle de temps à autre un mathématicien ?

—Parce qu'il y a certains immortels dont la présence parmi les quarante est un véritable problème !

—Le gouverneur de Bathurst, à l'embouchure de la Gambie, avait envoyé, les premiers jours du mois, un de ses subordonnés pour négocier avec un roi de l'intérieur, un arrangement au sujet de difficultés commerciales pendantes.

Le despote noir fit mine de bien accueillir l'envoyé anglais, mais sur un signe, il le fit garotter par ses gens et il lui fit couper une joue... du visage et une... plus volumineuse. Cet exploit accompli, il envoya ces quelques livres de chair au gouverneur de Bathurst en lui disant que c'était toute la réponse qu'il avait à lui faire.

Quant au pauvre mutilé, laissé libre après le supplice qui lui avait été infligé, il est revenu sur le littoral, mais dans un état inquiétant. Dès que le gouverneur eut connaissance de cet acte de cruauté, il fit venir trois des stationnaires anglais qui, il y a huit jours, remontaient la Gambie dans le but de châtier les indigènes de Vitong, à trente mille environ du littoral. C'est là que l'envoyé anglais avait été mis à mal.

APPRECIÉE À LA MAISON

No 135, rue Adélaïde, Ouest, Toronto, Ont. : "Voire remède si digne de confiance l'Huile de Saint-Jacques, m'a fait du bien en plusieurs circonstances. Je l'ai employé contre l'ophtalmie, en application (à l'extérieur) et j'en ai obtenu les résultats les plus satisfaisants et j'ai été guéri d'un rhumatisme, grâce à l'action prompte et sûre de ce remède qui devrait avoir sa place dans toutes les familles. Th. S. Pierdon de la maison Johnson & Brown."

AVIS AUX MÈRES.—Le "sirop calmant de Madame Winslow" est employé depuis plus de 50 ans par des millions de mères pour la dentition des enfants, et toujours avec un succès complet. Il soulage le petit patient aussitôt, procure le sommeil calme et naturel en enlevant la douleur, et le petit chérubin "s'épanouit comme un bouton de fleur." Il est très agréable à prendre, il calme l'enfant, amolite les gencives, enlève la douleur, arrête les vents, régularise les intestins, et il est le meilleur remède connu pour la diarrhée causée par la dentition ou autrement. Vingt-cinq cents la bouteille.

DÉMENAGEMENT

M. George Yon, plombier, ferblantier et couvreur, occupe maintenant le local portant le No 1888 rue Ste-Catherine, où comme par le passé, il continuera à offrir des bargains au public à l'étant en ferronneries, terblanteries, contellerie, etc. Les familles ne sauraient mieux faire que de visiter cette maison de confiance avant de faire leurs achats ailleurs, car elles économiseront beaucoup sur chaque achat.

—Dans l'Australie du Sud, une ferme, à Port Augusta, élève sept cents autruches, valant \$100 chaque; le produit de la vente des plumes a rapporté \$7,000

—De tous les pays du monde, c'est la France qui a le plus d'argent en circulation ou dans ses coffres : \$900,000,000 en or, \$700,000,000 en argent et 96,000,000 en papier. Les Etats-Unis viennent ensuite avec \$702,018,869 en or, \$482,000,000 en argent et \$440,000,000 en papier. L'Inde vient en troisième, puis l'Allemagne, la Russie; l'Angleterre vient en sixième avec \$550,000,000 en or, 100,000,000 en argent et \$64,000,000 en papier. Le Canada occupe le dix-septième rang avec \$16,000,000 en or, \$5,000,000 en argent et \$40,000,000 en papier.

DÉFIANT TOUTE COMPÉTITION

Notre assortiment de meubles est maintenant le plus complet et les personnes qui voudront bien nous honorer de leur visite seront convaincues que nous avons le plus beau choix de meubles de toute la ville à des prix défiant toute compétition. Ouvert tous les soirs jusqu'à 10 hrs.

T. LAPOINTE
1551 Rue Ste-Catherine
3ième porte de la rue St-André.

VAUT LA PEINE D'ÊTRE CITÉ

Bat-Saint-Paul, 8 Nov 1887.
MM. Dr Ed. Morin & Co., Québec.

Messieurs,
Pendant six mois je me suis vu sous les coups d'une bronchite qui paraissait vouloir m'arracher à ma famille le plus vite possible tout en me faisant endurer les souffrances les plus cruelles. Il me semblait que plus je prenais de consultations et de remèdes, plus le mal empirait et devenait sérieux.

Déjà, j'avais pris le parti d'abandonner tout médicament, je me disais que ma maladie était incurable; mais je m'étais trompé, car une heureuse annonce est venue me dire que, si je voulais être guéri soit de bronchite, toux, etc., etc., il me fallait me procurer quelques bouteilles de Vin Créosote du Dr Ed. Morin; immédiatement j'eus de ce vin, et non quelques bouteilles, mais une seule a suffi pour faire disparaître complètement ma bronchite.

Depuis ce temps, j'eus l'occasion de me procurer encore six bouteilles de ce même Vin que je conserve comme n'ayant rien de la santé et pouvant encore la rendre saine à d'autres, soit à moi-même.

Je vous félicite donc, chers messieurs, de votre excellent et incomparable remède, le "Vin Créosote" et ne saurais trop le recommander.

Croyez, messieurs, à toute ma gratitude et agréez, etc.

PAMPHILE ALLARD,
Marchand.

SANS PEUR ET SANS REPROCHE

SAVONS MÉDICAUX

DU

DR V. PERRAULT

Ces savons, qui guérissent toutes les Maladies de la peau sont aujourd'hui d'un usage général. Des cas nombreux de démangeaisons, dartres, hémorroïdes, etc., réputés incurables, ont été radicalement guéris par l'usage de ces savons.

NUMÉROS ET USAGES DES SAVONS

Savon No 1—Pour dégraisser les taches de toutes sortes.

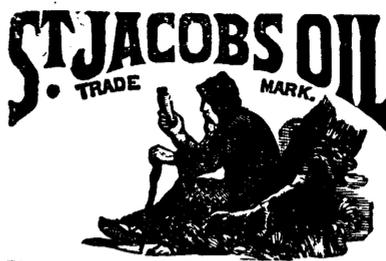
Savon No 5—Pour toutes sortes de dartres. Savon No 8—Contre les taches de rousse et le masque.

Savon No 14—Surnommé à juste titre savon de beauté, sert à embellir la peau et à donner un beau teint à la figure.

Savon No 17—Contre la gale. Cette maladie essentiellement contagieuse disparaît en quelques jours en employant le savon No 17.

Savon No 18—Pour les hémorroïdes. Ce savon a déjà produit les cures les plus admirables, et cela dans les cas les plus chroniques. Ces savons sont en vente chez tous les pharmaciens. Expédiés par la poste sur réception du prix (25 cents).

ALFRED LIMOGES,
Saint-Eustache, P. Q.



LE GRAND REMÈDE CONTRE LA DOULEUR GUÉRIT: RHUMATISME

NÉURALGIE. SCIATIQUE. LUMBAGO.
DOULEUR DORSALE. TIC DOULOUREUX
MAL DE TÊTE. MAL DE DENTS
MAUX DE GORGE
ENROUEMENT, ENGELURES,
ENTORSES, FOULURES,
CONTUSIONS, BRÛLURES ETC.

En vente chez tous les pharmaciens, et marchands généraux. Prix, 50 cts. la bouteille. Envoyé par la maille sur réception du prix.

THE CHARLES A. VOGELER CO., Baltimore, Md.
Dépôt pour le Canada à Toronto, Ont.

Vous Portez

Un droguier complet dans votre poche, avec une boîte des Pilules d'Ayer. Comme elles agissent directement sur l'estomac et les intestins, elles agissent indirectement sur chaque organe du corps. Quand l'estomac est dérangé, la tête affectée, la digestion décline, le sang s'appauvrit et vous devenez une victime facile de n'importe quelle maladie régnante. Mlle. M. E. Boyle, de Wilkes-Barre, Pa., exprime toute la vérité en ces mots: "Je ne me sers d'autre médecine que de celle des Pilules d'Ayer. Elles sont tout ce que l'on peut avoir besoin, et juste la chose pour épargner son argent dans les mémoires des médecins."

Voici un exemple

D'un Médecin

qui avait perdu sa pharmacie portative, mais qui ayant avec lui un flacon des Pilules d'Ayer, se trouva entièrement équipé.—Le Dr. J. Arrison, de San José, Cal., écrit:

"Il y a trois ans, par le plus grand des hasards, je fus forcé, à vrai dire, de prescrire des Pilules d'Ayer pour plusieurs hommes malades parmi un parti d'ingénieurs dans les montagnes de la Sierra Nevada, ma pharmacie portative ayant été perdue en traversant un torrent. Je fus surpris et enchanté de l'action des Pilules, tellement, en vérité, que je fus amené à en faire un autre essai, aussi bien que de votre Pectoral-Cerise et de votre Salsepareille. Je n'ai que des louanges à vous offrir en leur faveur."

Le Dr. John W. Brown, d'Oceana, W. Va., écrit: "J'ordonne des Pilules d'Ayer dans ma pratique, et les trouve excellentes. J'insiste pour leur usage général dans les familles."

Le Dr. T. E. Hastings, de Baltimore, Md., écrit: "Les Pilules d'Ayer contrôlent et guérissent les maux pour lesquels elles sont désignées: une preuve excellente de leur efficacité. Elles sont le meilleur cathartique et le meilleur apéritif que l'on puisse se procurer."

Ayer's Pills,

Préparées par le Dr. J. C. Ayer & Co., Lowell, Mass., Etats-Unis. Vendues par tous les Pharmaciens.

A. HURTEAU & FRÈRES

MARCHANDS DE BOIS DE SCIAGE

22, rue Sanguinet, Montréal

Coin des rues Sanguinet et
Dorchester, Téléphone
Bassin Wellington, en face des
Bureaux du Grand-Tronc
Téléphone 140

MAISONS RECOMMANDÉES

RIMOUSKI

Hôtel St-Laurent, A St-Laurent & Cie Pro

QUEBEC

Magasin du Louvre, OOT & FAGUY
Importateurs de Marchandises d'Étapes et de
Fantaisie, 27, rue Saint-Jean

TROIS-RIVIERES

N. E. MORISSETTE, 148, rue Notre-Dame
Tapis, Merinoes & Soutans, etc

HOTEL DUFRESNE

JOSEPH DUFRESNE Propriétaire

SOREL

HOTEL BRUNSWICK. J. Fish, Prop

MONTREAL

RESTAURANT OCCIDENTAL

121, rue Vitre, Montréal

GEORGES CHARTRAND

1634, Notre-Dame
Repas à toutes heures.—Vins, liqueurs, ci-
gars de choix, etc., etc.

HOTEL JACQUES-CARTIER

23, 25, 27, PLACE JACQUES-CARTIER

Hôtel canadien-français situé dans la partie la plus centrale de la ville. Excellente cuisine, consommation de premier choix. Arrangements pour familles. Prix modérés.
J. P. MARTEL, Prop. Montréal

ROY & L. Z. GAUTHIER,

Architectes et évaluateurs ont transporté leur bureau au numéro

180 — RUE SAINT-JACQUES — 180

Edifice de la Banque d'Épargne

VICTOR ROY L. Z. GAUTHIER

Éleveur de plancher Chambre 3 et 4

A. PREFONTAINE,

ARCHITECTE

Successor de feu Victor Bourgeois

12, Place d'Armes, Montreal

V. LACOMBE,

Architecte et Mesureur

897, RUE STE-CATHERINE

Entre les rues Delorimier et Parthenais

Montreal

J. EMILE VANIER

(Ancien élève de l'École Polytechnique)

INGENIEUR CIVIL, ARPEUTEUR

107, rue St-Jacques, Royal Building, Montréal

Demands de Brevets d'Invention, marques de commerce, etc., préparées pour le Canada et l'Étranger.

J. B. RESTHER & Fils,

ARCHITECTES

Chambres Nos 60 et 66, Bâtisse Impérial

107, RUE SAINT-JACQUES

Télé. Bell 1800 MONTREAL

DR J. LABONTE

CHIRURGIEN-DENTISTE

258, RUE ST-LAURENT

Extraction de dents sans douleur. Dentiers faits par les procédés les plus nouveaux.

HARTSHORN'S
SELF-ACTING
SHADE ROLLERS

Beware of Imitations.
NOTICE
AUTOGRAF OF
OF
THE GENUINE
HARTSHORN

Insist upon having the HARTSHORN.
SOLD BY ALL DEALERS.
Factory, Toronto, Ont.

PACIFIQUE CANADIEN

Les trains quittent Montréal de la gare rue Windsor

Ottawa, 7.50 a.m. +11.45 a.m., 4.15 p.m.
 †Portland, Boston,—9.00 a.m., +8.15 p.m.
 Toronto—9.20 a.m., +8.45 p.m.
 Détroit, Chicago, etc., *8.45 p.m.
 S. Ste-Marie, St-Paul, Minneapolis, etc., +11.45 a.m.
 Montréal Jot, St-Anne, Vaudreuil, *9.20 a.m., 12.30 p.m. 5.15 p.m., 6.15 p.m., +8.45 p.m.—11.20 p.m. samedi seulement.—Samedi 1.30 p.m. au lieu de 1.30 p.m.
 St-Jean, Sherbrooke, 4.00 p.m. †7.45 p.m.
 Winchester, *9.20 a.m. 5.15 p.m. +8.45 p.m.
 Newport, 9.00 a.m., 5.35 p.m., +8.15 p.m.
 Halifax, N.E., St-Jean, N.B. etc., *7.45 p.m.

De la Gare du carré Dalhousie :

Québec, *8.25 a.m., 3.30 p.m. [Diman. seul.] et *10.00 p.m.
 Joliette, St-Félix, St-Gabriel, etc., 5.15 p.m.
 Ottawa, *8.50 a.m., 4.40 p.m. *8.40 p.m.
 Winnipeg et Vancouver, *8.40 p.m.
 St-Lin, St-Eustache 5.30 p.m.
 St-Jérôme, 5.30 p.m.
 Ste-Rose et Ste-Thérèse—8.55 a.m., 3 p.m. 4.40 p.m. 5.30 p.m. 6.20 p.m.—Sam. 1.30 p.m. au lieu de 3 p.m.

De la gare Bonaventure

Marrieville et Farnham, 3.40 p.m., de St-Lambert, faisant connection avec le train qui laisse la gare Bonaventure à 3.15 p.m. Marrieville, St-Césaire, 5.00 p.m.
 †Samedis exceptés. †Tous les jours, di manches inclus. Les autres trains les jours de semaine seulement tel qu'indiqué.
 Chars-palais et chars-dortoirs. † Les trains laissant Montréal les samedis ne font point connection.

LAURENT LAFORGE & BOURDEAU

MAISON FONDÉE EN 1860

Seuls Importateurs des Célèbres Pianos HARDMAN, de N.Y., et MANHALL & WENDELL, de N.Y.

Ont aussi constamment un grand choix de PIANOS et ORGUES fabriqués en Canada.

Catalogues expédiés sur demande. Accords et réparations faits à ordre. Une visite est sollicitée aux salles

1637, RUE NOTRE-DAME

Téléphone 1297

Banque Jacques-Cartier

DIVIDENDE No 51

AVIS est par le présent donné qu'un dividende de TROIS-ET-DEMI (3½) pour cent, sur le capital payé de cette Institution, a été déclaré pour le semestre courant et sera payable au bureau de la Banque, à Montréal, le et après LUNDI, le 1er JUIN prochain. Les livres de Transfert seront fermés du 18 au 31 Mai, inclusivement.

L'assemblée générale annuelle des actionnaires aura lieu au bureau de la Banque, mercredi, le dix-sept Juin prochain, à une heure p. m.

Par ordre du Bureau.

A. D. MARTIGNY, Dir.-Gérant.

Montréal, 18 avril 1891.

GURIBON PROMPT
 DES
RAUMES ET DES BRONCHITES
 PAR LE
SIRUP DE Térébenthine.
 N. B.—Demandez-le toujours comme
 seul Sirup de Térébenthine du Docteur
 Lavolette.
 En vente chez tous les pharmaciens.
50 cts le Flacon.

OX Y R
 GUERIT la dyspepsie, la
 consommation, les scrofules,
 débilité générale, les er-
 reurs de jeunesse, etc.
 Prix : 10, 35 et \$1.00
 Envoyez sur réception du prix
OXIR / g., Boite 748,
Montréal, P. Q.
 En vente chez M. ACHANCE
 pharmacien,
 1540, Sainte-Catherine



LES TORTURES CORPORELLES

Une femme qui a longtemps souffert du Beau Mal nous écrit : " Une de mes amies me conseilla d'essayer le " Régulateur de la Santé de la Femme " du Dr J. Larivière de Manville, R. I. et après en avoir pris une bouteille sans beaucoup de succès, j'étais décidée de ne plus continuer. Mon amie me conseilla de persévérer et avant d'en avoir pris trois bouteilles je commençai à ressentir un grand soulagement. Je continuai à en faire usage et aujourd'hui je suis complètement guérie. Ce remède est le véritable ami de la femme." A vendre chez la plupart des pharmaciens ainsi que mes " Females Porous Plasters " (les seuls emplâtres recommandés par les meilleurs médecins) que j'envoie aussi par la malle sur réception de 25 cents en timbres de poste.

EVANS & SONS,
 Agents généraux pour le Canada.

G. MANN

ARCHITECTE

New - York Life Building

Chambre 213 et 214. Tel. Bell 1820.

EMILE TRUDEL. EMILE DEMERS.
 LIBRAIRIE NOUVELLE

TRUDEL & DEMERS

1611, RUE NOTRE-DAME
 Coin rue St-Gabriel

Papeterie, livres d'écoles et de littérature
 articles de fantaisie, objets de piété, blanc,
 d'avocats, etc. Une visite est sollicitée.

CASTOR FLUID

On devrait se servir pour les cheveux de
 cette préparation délicate et rafraîchissante.
 Elle entretient le scalp en bonne santé,
 empêche les peaux mortes et excite la pousse
 d'excellent article de toilette pour la cheve-
 ure. Indispensable pour les familles. 25 cts
 la bouteille

HENRY R. GRAY,
 Chimiste-pharmacien
 199 rue St-Laurent

La Compagnie d'Assurance

NORTHERN OF ENGLAND.

Capital..... \$15,000,000
 Fonds accumulés..... 17,108,000

BUREAU GÉNÉRAL POUR LE CANADA

24, N. NOTRE-DAME MONTREAL

ROB. W. TYRE, Gérant.

AGENTS POUR LA VILLE

ELZEARY LAMONTAGNE E. JOSEPH CORBEIL

Voitures d'Enfants !

En JONC AMBOU, etc., depuis \$6.50
 à \$30.—50 différents modèles



Aussi le plus grand choix de MEUBLES de
 la Puissance. Escompte spécial accordé aux
 acheteurs hors Montréal.

RENAUD, KING & PATERSON

Meubles et Literies

652, RUE CRAIG, MONTREAL

Banque Ville - Marie

AVIS est par le présent donné qu'un
 dividende de TROIS ET DEMI pour cent
 (3½ p.c.); payable le PREMIER jour de
 JUIN prochain, a été déclaré pour le semes-
 tre courant, sur le capital versé de cette
 institution.

Les livres de transport seront en cir-
 quence fermés du 20 au 30 mai inclusivement.

Avis est aussi donné que l'assemblée gé-
 nérale annuelle des actionnaires de la dite
 banque aura lieu en son bureau principal à
 Montréal, MARDI, le SEIZE JUIN
 prochain, à midi.

Par ordre du bureau de direction.

U. GARAND,
 Caissier.

MAISON BLANCHE

65, RUE ST-LAURENT

Vente extraordinaire d'articles pour
 hommes

Tels que : Chemises et Cravates de haut goût.
 Sous-vêtements, qualité extra. Gants, Mou-
 choirs, Parapluies, etc.

A BAS PRIX.

EMPLOYEZ LES

XTRAITS

"Crown Brand"

Vendus par tous les épiciers
 importants

J. ALOÏDE CHAUSSÉ

ARCHITECTE

MESUREUR ET EVALUATEUR

No 1541, Ste-Catherine, Montréal

Téléphone Bell : 6930

Spécialité : Résidences privées

ÉCOLE

De dessin et de peinture

Cours d'après nature et d'après l'antique
 Leçons privées données à l'atelier ou à domi-
 cile. Classe du soir trois fois par semaine.
 E. LEPEUNTIN,
 Artiste-peintre.

No 62, rue St-Jacques, Montréal

Pilules Antibiliaeuses.



MARQUE DE COMMERCE

Du Dr NÈY

Remède par excellence contre les Affections
 Biliaeuses: Torpeur du foie, Excès de bile et
 autres indispositions qui en découlent :
 Constipation, Perte d'appétit, Maux de
 tête, Etc.

Le Dr D. Marsolais, praticien distin-
 gué, écrit ce qui suit :

Voilà plusieurs années que je fais usage des
 Pilules Antibiliaeuses du Dr Nèy et je me trouve
 très bien de leur emploi.

Je ne puis que faire l'éloge de leur composition
 que vous avez bien voulu me faire connaître. Ne
 contenant pas de mercure, elles peuvent être admi-
 nistrées sans danger dans une foule de cas où les
 pilules mercurielles seraient tout à fait nuisibles.

Non-seulement je fais un usage considérable de
 ces Pilules pour mes patients, mais je les ai aussi
 employées en maintes circonstances pour moi-
 même et le résultat a été des plus satisfaisants.

C'est donc avec plaisir que j'en recommande
 l'usage aux personnes qui ont besoin d'un pur-
 gatif DOUX, EFFETIF, ET INOFFENSIF.

Lavaltrie, 1er mai 1887. DR D. MARSOLAIS.

EN VENTE PARTOUT

SEUL PROPRIÉTAIRE

L. ROBITAILLE, Chimiste
 JOLIETTE, P. Q.

PRIX SEULEMENT 25 CTS LA BOITE.

Le Remède du



Guérit radicalement et promptement
 l'INTÉMPÉRANCE et déracine tout désir
 des liqueurs alcooliques.

Prix : \$1.00

PILULES N. SONT
 un médicament
 purgatif, mais
 bien une pré-
 paration répa-
 ratrice du sang, et un
 tonique reconstituant.
 Elles fournissent, en
 effet, tous les élé-
 ments de vitalité né-
 cessaires au sang,
 guérissent toutes les
 affections provenant
 de la pauvreté ou de
 la trop grande fluidité
 aqueuse du sang, ou
 des humeurs vicieuses
 qui s'y trouvent, don-
 nent ton et vigueur
 au sang et au système
 entier, les travaux
 excessifs, les fatigues,
 mentales, la maladie,
 les excès et les indis-
 positions de toutes
 sortes ont éprouvé.

DR WILLIAMS
ROSES
OUR
PERSONNES
FAIBLES

Leur action spécifique se fait sentir principale-
 ment sur le système général de l'homme et de
 la femme, auquel il rend leur vigueur perdue
 il corrige et régularise en même temps toutes
 irrégularités et suppressions dans le fonctionne-
 ment de ces organes.

TOUT HOMME qui s'aperçoit que ses facultés
 mentales sont appesanties ou
 s'en vont, ou que sa puissance physique s'affaiblit,
 devrait faire usage de ces pilules. Elles lui ren-
 dront ses forces perdues, soit physiques, soit men-
 tales.

TOUTE FEMME devrait en faire usage. Elles
 guérissent efficacement
 toutes ces suppressions, et toutes ces irrégulari-
 tés qui amènent inévitablement une maladie,
 si on les néglige.

LES JEUNES GENS devraient avoir recours
 à ces Pilules. Elles gué-
 rissent toutes les suites des excès et des folies de
 jeunesse, et rendront la vigueur à tout le système.

LES JEUNES FILLES devraient également
 les employer. Ces Pil-
 ules assurent la régularité de la menstruation.

En vente chez tous les pharmaciens, ou en
 voyés sur réception du prix (50c la boîte), en
 s'adressant à **THE DR. WILLIAMS MED. CO.**
 Brooklyn, Ont.

Le Musée des Familles, publication bi-
 mensuelle très intéressante et d'actualité
 Conditions d'abonnement : Un an (4 par-
 ties) 10 francs ; 6 mois (2 parties) 5 francs.
 Départements, 10 francs ; Canada, 12 francs. S'adres-
 ser à la Librairie Ch. Delagrave, 16, rue d'ouf-
 froy, Paris (France)

**ANNONCE DE
John Murphy & Cie**

**DENTELLES NOIRES
CHANTILLY**

Pour couvrir les robes

Les dames qui désirent se procurer une magnifique dentelle en soie noire pour draperie de robes devraient venir voir notre assortiment qui est le plus considérable à Montréal.

DENTELLES NOIRES CHANTILLY
Vendues 80c à \$2.50 la verge
REMARQUEZ BIEN :
80c—LA VERGE—80c

DENTELLES de soie noires dans toutes les largeurs, dessins et qualités.
Des milliers de verges pour être vendues

5c à \$4 50 la verge

Toutes ces dentelles sont de hautes qualités et proviennent des manufacturiers les plus en renom d'Europe.

NETTES ! NETTES ! NETTES !
POUR COUVRIR LES ROBES

Les dames trouveront à nos magasins le plus grand assortiment de Nettes pour couvrir les Robes qui puisse être vu à Montréal. Voiles de Première Communion dans tous les dessins et qualités ; aussi faits sur commande à 24 heures l'avis chez

JOHN MURPHY & CIE
Coin des rues Notre-Dame et St-Pierre

Au comptant et à un seul prix
Bell Tel. 2193 Federal Tel. 58

LE GRAND TRONC

LORSQUE VOUS VOYAGEZ
Demandez vos billets par cette ligne populaire. Elle traverse toutes

Les Villes et Villages

Importants dans les deux Provinces.
Pour **PORT HURON, DETROIT, CHICAGO** et autres villes dans les Etats de l'Ouest, elle offre des avantages uniques ; étant la

LA SEULE COMPAGNIE CANADIENNE
sous le contrôle d'une seule administration. Donnant correspondances directes pour tous chemins de fer américains. Seule route donnant des avantages pour

Biddeford, Manchester, Nashua
Boston, Fall River, New-York

Et toutes villes et villages importants dans la Nouvelle-Angleterre.
Pour plus amples informations, adressez-vous à la gare du Grand-Tronc, à Montréal ou à notre représentant

MUSIQUE NOUVELLE

Dolores, valse, Waldteufel, 20c ; Circassienne, valse, G. Marcoithou, 20c ; Heroine, valse, W. H. Ashley, 20c ; Ida, caprice mazurka, Pyllemann, 20c ; Marionette, polka, F. Behr, 20c ; Jolis oiseaux gavotte, Ed. Holst, 20c ; Race Course, galop, C.-D. Blake, 20c ; Marche Fantastique, A. Latour, 15c ; Grande marche Lohengrin, R. Wagner, 20c ; Chautauque lake, valse, W. Baker, 10c ; Wild rose, valse, C. Schubert, 10c ; Dream of love, rêverie à la mazurka, E. Mack, 10c ; La chasse infernal, quadrille, Bollman, 10c ; Raquet, galop, Miss E.-H. Simmons, 10c ; General Lee, grande marche, C. Young, 10c.

Expédiés franco par la poste sur réception du prix marqué
11c. pour les morceaux de 10c.

J. G. YON,
1898 rue Sainte-Chateline.

**GRANDE REOUVERTURE DE
L'ancien Magasin I. A. BEAUVAIS**

2048, rue Notre-Dame, près du Carré Chaboillez

Avec un assortiment complet de TWEEDS, SERGES, HARDES FAITES, CHAPEAUX, MERINOS, etc., etc. Le tout devant être vendu à 50 dans la piastra pour faire place à notre importation du printemps. Venez voir nos prix et vous serez convaincus de nos avances.

DUPUIS LANOIX & CIE

Marchands-Tailleurs, 2048, rue Notre-Dame, près du Carré Chaboillez

47057



Développez vos muscles par les exercices et fortifiez votre système en prenant du

Johnston's Fluid Beef

le réformateur des muscles par excellence.

Nouveautés du Printemps !!

J. P. Bourdeau

IMPORTATEUR des célèbres Chapeaux Marsland & Co., Christy & Co., Woodrow, Sutton & Tarkington, Lincoln & Bennett, etc.—97, RUE ST-LAURENT



DE

W. D. McLAREN

Donne pleine Satisfaction

LA SURDITÉ

GUERIE CHEZ SOI

Un opuscule en Français décrivant la manière de se guérir soi-même et sans secours étranger de la surdité et de bruits d'oreilles. Le Rév. D. H. W. Harlock, du Presbytère écrit : "Faites tout au monde pour employer ce moyen dont la valeur est de premier ordre " et qui m'a rendu le service le plus signalé." Franco 10 centimes.—M. Raymond & Cie., éditeurs, 36, rue des Martyrs, Paris (France).

LA COMPAGNIE D'ASSURANCE

"WESTERN"

CONTRE LE FEU ET SUR LA MARINE

Revenu pour l'année 1890..... \$2,091,982 37
Sécurité pour les assurés..... 1,916,186 39

BUREAU A MONTREAL, 194 RUE ST-JACQUES

ARTHUR HOGUE,
Agent du département français.

J. H. ROUTH & Cie.,
Agents généraux.

Nous donnons des reçus et des polices écrites en français. Institutions religieuses et privilégiées de campagne assurées à de très bas taux.



TIRAGES EN JUIN 1891 : 3 ET 17 JUIN

3134 LOTS VALANT..... \$52,740
GROS LOT VALANT..... \$15,000

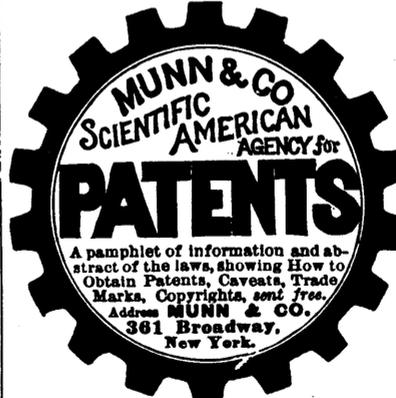
Le Billet : \$1 - - - 11 Billets pour \$10
Demandes les circulaires à
S. E. LEFEBVRE, Gérant
81, rue St-Jacques, Montréal, Canada

Abonnez-vous au **MONDE ILLUSTRE**, le plus complet et le meilleur marché des journaux du Canada



Le remède de Pise pour le catarrhe est le meilleur, le plus agréable à prendre, et le meilleur marché.

En vente chez tous les pharmaciens, ou expédié affranchi à toute adresse contre paiement de 50 centimes. E. T. Hamelin, Warren, Pa., U. S. A.



A pamphlet of information and abstract of the laws, showing How to Obtain Patents, Caveats, Trade Marks, Copyrights, sent free. Address **MUNN & CO.** 361 Broadway, New York.

THIS PAPER may be found on file at Geo. W. Rowell & Co's Newspaper Advertising Bureau (10 Spruce St., where advertising contracts may be made for the NEW YORK

**Attraction sans précédent
Plus de deux millions distribués**



COMPAGNIE de la LOTTERIE de l'ETAT de la LOUISIANE

Incorporée par la Législature pour les fins d'éducation et de charité, et ses franchises déclarées, être parties de la présente Constitution de l'Etat en 1879, par un vote populaire écrasant

Laquelle expire le 1er Janvier 1895

Les Grands Tirages Extraordinaires ont lieu semi-annuellement (Juin et Décembre) et les Grands Tirages Simples ont lieu mensuellement, les dix autres mois de l'année. Ces tirages ont lieu en public, à l'Académie de Musique, Nouvelle-Orléans, La.

Nous certifions par les présentes que nous surveillons les arrangements faits pour les tirages mensuels et semi-annuels de la Compagnie de Lotterie de l'Etat de la Louisiane, que nous gérons et contrôlons personnellement les tirages nous-mêmes et que tout est conduit avec honnêteté, franchise et bonne foi pour tous les intéressés : nous autorisons la Compagnie à se servir de ce certificat, avec les fac-simile de nos signatures attachés dans ses annonces.

Ed. J. Emery
Commissaires

Nous, les soussignés, Banques et Banquiers valons tous les prix gagnés aux Loteries de l'Etat de la Louisiane qui seront présentés à nos caisses.

R. M. Walmaley, Prés. Louisiana National Bk
Pierre Lemaux, Prés. State National Bk
A. Baldwin, Prés. New Orleans National Bk
Carl Kohn, Prés. Union National Bk

Grand Tirage Mensue.

L'ACADEMIE DE MUSIQUE, NOUVELLE ORLEANS.

MARDI, 16 JUIN 1891

PRIX CAPITAL - - - \$600,000

100,000 BILLETS DANS LA ROUE

LISTE DES PRIX

1 PRIX DE \$600,000 est.....	\$600,000
1 PRIX DE 200,000 est.....	200,000
1 PRIX DE 100,000 est.....	100,000
1 PRIX DE 50,000 est.....	50,000
5 PRIX DE 20,000 sont.....	100,000
5 PRIX DE 10,000 sont.....	50,000
10 PRIX DE 5,000 sont.....	50,000
25 PRIX DE 2,000 sont.....	50,000
100 PRIX DE 800 sont.....	80,000
300 PRIX DE 600 sont.....	180,000
500 PRIX DE 400 sont.....	200,000

PRIX APPROXIMATIFS

100 PRIX DE \$1,000 sont.....	100,000
100 PRIX DE 800 sont.....	80,000
100 PRIX DE 400 sont.....	40,000

PRIX TERMINAUX

1,998 PRIX DE \$200 sont..... \$399,600

1,144 prix se montant à \$2,159,600

PRIX DES BILLETS :

Billets complets, \$40 ; Demis, \$20 ; Quarts, \$10
Huitièmes \$5 ; Vingtièmes \$2 ;
Quarantièmes \$1.

Prix des clubs, 55 billets d'une \$1 pour \$50
Taux spéciaux pour les agents. Agents demandés partout

IMPORTANT.—Envoyez tout argent par l'Express à nos frais pour tout envoi de pas moins de cinq piastres, pour lesquelles nous paierons toutes les frais d'Express ; BILLETS et LISTES DES PRIX envoyés à nos correspondants.

Adressez :
PAUL C. WRAD,
NOUVELLE-ORLEANS, LA

Donnez l'adresse complète et faites la signature lisible

Le congrès ayant dernièrement adopté une loi prohibant l'emploi de la malle à TOUTES les Loteries, nous nous servons des Compagnies l'Express pour répondre à nos correspondants et pour envoyer les listes de prix, jusqu'à ce que les tribunaux aient décidé la question de NOS DROITS COMME INSTITUTION DE L'ETAT.

Les autorités postales, cependant, continueront à délivrer toutes les lettres ORDINAIRES adressées à Paul Conrad, mais non les lettres, CHARGÉES à lui adressées.

N'oubliez pas que la charte actuelle de la Loterie de l'Etat de la Louisiane qui forme partie de la constitution de l'Etat de la Louisiane et qui a été déclarée par la Cour Suprême des E.-U. un contrat avec l'Etat de la Louisiane et une partie de la constitution de cet Etat, n'expire que le premier janvier 1895.

La législature de l'Etat de la Louisiane, qui s'est réunie le 10 de juillet cette année, a ordonné qu'un amendement à la constitution de l'Etat soit soumis au peuple à une élection qui aura lieu en 1892, amendement destiné à prolonger la charte de la Compagnie de la Loterie de l'Etat de la Louisiane jusqu'en l'année 1911, nous espérons.